

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination multiple. |

LE MONDE ILLUSTRÉ

17e ANNÉE.—No 852

MONTRÉAL, 1er SEPTEMBRE 1900

5c LE No

GALERIE NATIONALE



Publié par LE MONDE ILLUSTRÉ

Dessin de Edmond-J. Massicotte

George-Etienne Cartier

Né à Saint-Antoine de Veitchères en 1814. Mort à Londres en 1873. Célèbre homme d'Etat. Chef du parti conservateur. Baronnet



MONTREAL, 1er SEPTEMBRE 1900

PUBLIE PAR LA
Cie d'Imprimerie "Le Monde Illustré"

42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTREAL

ABONNEMENTS :

UN AN, \$3.00 6 MOIS, \$1.50
4 MOIS, \$1.00 Payable d'avance

NOTES DE LA DIRECTION

Vous avez tous entendu parler de l'héroïne de Verchères, mais vous n'avez probablement jamais vu le portrait de cette femme unique dans nos annales ? alors, ne manquez pas de vous procurer notre prochain numéro.

Nous publierons la semaine prochaine, une intéressante série de vues sur l'important village de Saint-Casimir, comté de Portneuf, ainsi qu'une magnifique composition photographique, l'"Ete", de notre artiste-photographe, M. J.-A. Dumas.

CONCOURS DE PHOTOGRAPHIES
D'AMATEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ ouvre son premier concours de photographies d'amateurs et il espère en faire un succès. Il a essayé de le rendre intéressant pour les lecteurs et les concurrents : d'un côté, par le choix du sujet, de l'autre par la valeur et la variété des prix. Maintenant, que les amateurs se mettent à l'œuvre, qu'ils en parlent à leurs amis et les invitent à concourir.

Ce concours est commencé du 15 juillet courant et se terminera le 31 août.

Le sujet devra être un paysage canadien. La présence de personnages ou êtres animés dans le tableau serait désirés. Le choix du site, la disposition des personnages ou êtres animés, le fini de la photographie etc, tout en un mot sera considéré.

LISTE DES PRIX :

1er prix.—Un appareil photographique "No 7, Gem Glenco" 4 x 5 à extension et poire, manufacturé par "The Canadian Camera and Optical Co." avec boîte pour le voyage, châssis, et un guide de l'amateur photographe. Cet appareil est de premier ordre.

2ème prix.—Un appareil photographique, "Flexo," 3½ x 3½, manufacturé par la "Eastman Kodak Co." Cet appareil nouveau est des plus perfectionnés et peut servir pour les poses longues et les instantanés.

3ème prix.—Un an d'abonnement ; 4ème prix, huit mois d'abonnement ; 5ème prix, six mois d'abonnement ; 6ème prix, quatre mois d'abonnement ; 6 autres prix : trois mois d'abonnement chacun.

Les récompenses seront accordées par trois juges qui ne prendront pas part au concours.

CONDITIONS :

Les compétiteurs doivent soumettre deux photographies collées sur carton, sur le dos desquelles ils inscriront leur nom, leur adresse et le titre du sujet. Les photographies primées paraîtront dans le MONDE ILLUSTRÉ. On peut concourir autant de fois que l'on veut.

Voir nos nouvelles primes, à la suite du feuilletton : *Almanach Hachette, Napoléon, Où allons-nous ? Parisiens, etc.*

Mémoires intimes

MON CANTON

II

Je parlais, dans mon dernier article, de ce type étrange aujourd'hui disparu, ou à peu près, que l'on désignait quelquefois sous le nom de "voyageurs", et quelquefois sous celui "d'hommes de cages".

J'y racontais même une anecdote qui peint assez bien le caractère général de l'individu. Laissez-moi vous en raconter une autre plus caractéristique encore, et qui, bien qu'elle ne se soit pas passée dans mon canton, fait singulièrement ressortir la physionomie de cette population à laquelle celui-ci empruntait son principal cachet.

A l'époque où la capitale du Dominion ne s'appelait que Bytown, et où la ville de Hull consistait en quelques bâtisses groupées aux abords du pont des Chaudières, il y avait, dans les environs, sur la rive bascanadienne de la rivière Ottawa, une chapelle qu'on appelait la "chapelle des voyageurs", et qui était desservie par un père oblat du nom de Reboul.

Le bon missionnaire ne recrutait pas ses ouailles parmi un troupeau d'élite ; mais il avait du zèle et réussissait quelquefois à attirer à ses sermons quelques-uns de ces égarés de la civilisation, qui, passant six mois de l'année dans les bois, et six mois de l'année sur les cages ou dans les cabarets, n'avaient guère le temps de s'instruire plus en religion qu'en autre chose.

Un jour — un Vendredi-saint — il prêchait la Passion devant une assistance émue, parmi laquelle se distinguait un groupe de trois ou quatre "chemises rouges", dont la "candeur naïve" prêtait une attention tout particulièrement soutenue aux paroles du prédicateur.

Celui-ci y allait du plus beau de son éloquence ; et l'intérêt surexcité des nouveaux paroissiens se manifestait surtout chez l'un d'eux, évidemment un peu plus émêché que ses camarades.

A chaque mouvement plus ou moins pathétique de l'orateur, il se trémoussait sur son siège, et ses voisins étaient obligés de le retenir par la manche pour l'empêcher de laisser éclater trop bruyamment son indignation.

Au récit des outrages prodigués au divin Sauveur, ses muscles se crispaient, et son entourage l'entendait mâchonner les jurons les mieux constitués de son répertoire.

Tout à coup il n'y peut plus tenir ; les bourreaux enfonçaient des clous dans les pieds et les mains du crucifié ; il se lève, et laissant retomber un formidable coup de poing sur son prie-Dieu :

— Torrieux d'un nom ! s'écrie-t-il d'une voix de stentor, y avait donc pas un homme de Sorel là !...

N'est-ce pas identiquement l'exclamation rajunie du fier Sicambre : "Que n'étais-je là avec mes Francs ?..."

Le fait est que ces hommes de chantiers étaient presque tous de braves gens au fond.

Ils étaient beaucoup plus fanfarons que méchants.

Leur apparence de brutalité, leur langage trivial, leurs imprécations blasphématoires, leurs airs de matamores et de casseurs de mâchoires, c'était de la pose la plupart du temps.

Tel individu, qui avait toujours sa hache à la main ne parlant rien moins que d'éventrer tout le monde, ne se serait pas pardonné d'écraser la patte d'un chien.

Aussi, n'étaient-ils pas plus tôt rentrés au foyer de la famille, après le départ de leurs "associés" des paroisses d'en haut, qu'ils se transformaient comme par enchantement.

Ils allaient à confesse, faisaient leurs pâques, avec une amende honorable à la Croix de tempérance, et désormais plus de querelles, ni menaces, ni vantar-

dises, ni défis, ni interminables ribambelles de jurons !

Plus même de chemises rouges ni de ceintures *filées* !

Le bohème nouveau genre avait laissé tomber sa fantasque défroque, pour revêtir le costume et les allures de tout le monde : il était rentré dans le prosaïsme de l'existence.

Il était redevenu travailleur régulier ; et, la gaffe du flotteur ou la hache de l'équarisseur à la main, il gagnait la vie de sa famille de la façon la plus bourgeoise du monde, ne conservant de ses voyages qu'une manière de s'exprimer tout particulièrement pittoresque, avec un mépris hautain et gouailleur pour tout ce qui sentait l'habitant.

C'est surtout sous ces dehors et cette physionomie spéciale que je les ai vus de près.

Tous apportaient à leur chantier une petite chaudière en fer-blanc contenant leur repas du midi ; et, au coup de canon de la citadelle, ils laissaient tomber leur instrument de travail, s'asseyaient sur un plançon ou sur une bille, happaient rapidement leur pitance, et puis allumaient leur pipe et se mettaient à causer et à raconter.

Accidents, batailles, légendes, récits fantastiques, prouesses de toutes sortes, il y avait de quoi frapper une imagination moins vive que la mienne. J'écoutais tout avec une telle intensité d'attention, que ces braves gens avaient fini par me prendre en amitié, et racontaient un peu, je crois, pour me faire plaisir.

Par parenthèse, je dois leur rendre cette justice, que jamais aucun de ces personnages à réputation plus ou moins suspecte, cependant, ne s'est permis en ma présence un seul mot qui pût blesser l'oreille la plus délicate d'un enfant de mon âge.

Il en était de même, du reste, à toutes les réunions dont je parlerai dans un instant.

Un jour, un des *bômiers* s'était permis de lâcher un juron frisant le blasphème.

— Voyons, toi ! s'écria un de ses camarades plus âgé, t'as assez sacré dans le bois cet hiver, repose-toi cet été !

Et tout le monde d'applaudir.

Celui qui donnait ainsi une leçon de bienséance chrétienne à un camarade trop peu scrupuleux, c'était Joe Violon ; — Joe Violon le conteur, dont les récits ont déjà amusé quelques-uns de ceux qui me lisent.

C'était un type très remarquable que celui-là. Il était populaire d'un bout à l'autre du pays.

Dans son état civil, il s'appelait Joseph Lemieux ; dans la paroisse il se nommait José Caron ; et dans les chantiers, il était universellement connu sous le nom de Joe Violon.

Pourquoi ces trois appellations ? D'où lui venait ce curieux sobriquet ? C'est plus que je ne saurais dire.

Il se faisait déjà vieux quand je l'ai connu, et il était loin de s'imaginer qu'on parlerait de lui un demi-siècle après sa mort.

Il me semble le voir encore. C'était un grand individu dégingandé, qui se balançait sur les hanches en marchant, hâbleur, ricaneur, goguenard, mais assez bonne nature au fond pour se faire pardonner ses faiblesses.

Et au nombre de celles-ci — bien que le mot *faiblesse* ne soit peut-être pas parfaitement en situation — il fallait compter au premier rang une disposition, assez forte au contraire, à lever le coude un peu plus souvent qu'à son tour.

Il avait passé sa jeunesse dans les chantiers de l'Ottawa, de la Gatineau et du Saint-Maurice ; et si vous vouliez avoir une belle chanson de cage ou une bonne histoire de cambuse, vous pouviez lui verser deux doigts de Jamaïque, sans crainte d'avoir à discuter sur la qualité de la marchandise qu'il vous donnait en échange.

On ferait un bien gros volume avec toutes les histoires que j'ai entendu raconter à Joe Violon.

Souvent, les soirs d'automne et d'hiver — car Joe Violon n'allait plus "en hivernement" — il y avait "veillée de contes" chez quelque vieux de notre voisinage, et nous allions écouter les récits du vétéran des chantiers dont le style pittoresque nous enthousiasmait.

Je dis nous, car, comme on le pense bien, il n'était pas question pour moi d'assister à ces réunions sans être bien et dûment chaperonné. Ces fonctions importantes incombaient à un jeune garçon du nom de John Campbell, un orphelin, écossais d'origine, d'à peu près dix ans plus que moi, que mon père avait recueilli la première année de son ménage (en a-t-il élevé des orphelins, mon pauvre père !). Ce camarade de mon enfance, avait pour moi l'affection d'un bon caniche, et jusqu'à la fin de ses jours, il a été pour moi le meilleur des frères.

L'été, ces réunions avaient plus d'attraits encore.

A quelques arpents en aval de chez nous, dans un enfoncement de la falaise encadré par la retombée de grands ormes chevelus, dans un site qui aurait pu faire le sujet d'un charmant tableau, il y avait un four à chaux, dont le feu — dans la période de la cuisson, bien entendu — s'entretenait toute la nuit.

Les abords en étaient garnis de bancs de bois ; et c'était là qu'avaient lieu les rendez-vous du canton pour écouter le narrateur à la mode.

Quand les sièges manquaient, on avait tôt fait d'en fabriquer à même des longs quartiers de bois destinés à entretenir la fournaise ardente.

Là, dès la brune, on arrivait par escouades : les femmes avec leur tricot, les hommes avec leur pipe, les "cavaliers" et les "blondes" bras dessus bras dessous, la joie au cœur et le rire aux dents.

On se groupait de son mieux pour voir et pour entendre ; les chauffeurs fourgonnaient la flambée en faisant jaillir des flots d'étincelles, et bourraient la gueule du four d'une nouvelle attisée de bois sec ; les pétilllements de la braise résonnaient comme des décharges de mousquetterie ; et c'était un spectacle à réjouir Callot et Rembrandt que toutes ces figures rieuses sur lesquelles, au fond de cet entonnoir sombre, la grande bouche de flamme jetait alternativement ses lueurs douces ou ses fulgurantes réfractions, tandis que l'ombre des chauffeurs se dessinait tragique et géante sur l'immense éventail lumineux projeté dans le lointain.

Un étranger, qui aurait aperçu cela en passant sur le fleuve, aurait cru assister à quelque diabolique fantasmagorie, à quelque évocation mystérieuse du domaine féérique.

Ne me demandez pas si l'on se sent poète à ces moments-là !

LOUIS FRÉCHETTE.

LE CLUB DE POLO CANADIEN

(Voir gravures)

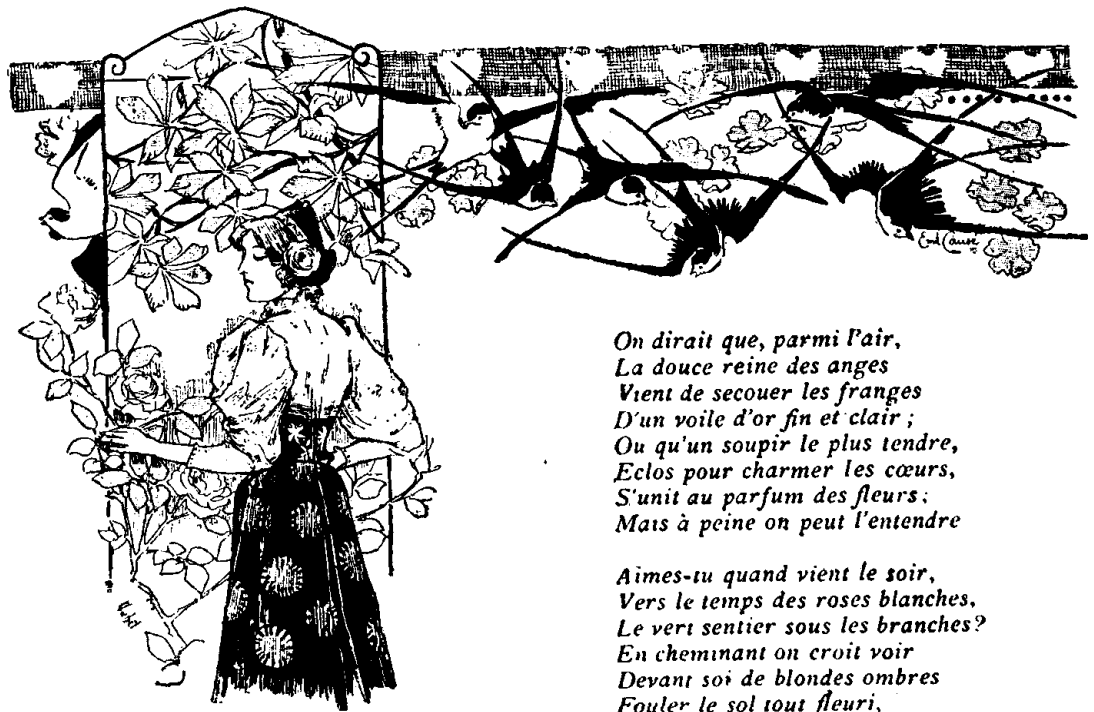
Le club de polo canadien a été fondé cette année, par M. Arsène Beaudoin, N.P. et M. G.-A. Simard, qui ont importé de Calgary, les chevaux spéciaux nécessaires pour ce jeu. Le club a ses réunions sur la terre de M. Simard, à Saint-Lambert. M. Laforest, I.C., prépare des plans de drainage qui rendront ce terrain des plus propices.

Nous félicitons les membres de ce club de leur esprit d'initiative et leur souhaitons tout le succès désirable.

MŒURS ET IDÉES DES CHINOIS

Ils sont peut-être un peu trop convaincus, en Europe, qu'en dehors de leur monde et de ses progrès industriels, il n'existe nulle part, sur la terre, des centres d'activité morale et politique vraiment dignes de leur sollicitude.

Parmi les peuples de l'Asie, de l'Afrique, de l'Océanie et de l'Amérique indienne, qu'ils sont toujours



Printanelle

*Le ciel a des coloris
De neiges et de pervenches.
Et les tourterelles blanches
Devant les nuages gris,
Battent follement des ailes.
Les doux souffles printaniers
Emportent loin des pommiers
Du rose et des blancheurs fraîches.*

*On dirait que, parmi l'air,
La douce reine des anges
Vient de secouer les franges
D'un voile d'or fin et clair ;
Ou qu'un soupir le plus tendre,
Eclot pour charmer les cœurs,
S'unit au parfum des fleurs ;
Mais à peine on peut l'entendre*

*Aimes-tu quand vient le soir,
Vers le temps des roses blanches,
Le vert sentier sous les branches ?
En cheminant on croit voir
Devant soi de blondes ombres
Fouler le sol tout fleuri,
Et de la douceur sourit
Dans les recoins les plus sombres.*

*Ce sont les âmes des fleurs,
Semillantes vagabondes,
Qui dans l'air dansent leurs rondes
Sur leurs ailes de senteurs.
Plus frêles que des phalènes
Elles effleurent nos sens,
La rêverie en suspens
Au fond des âmes serotines.*

Emil Cause

enclins à répartir dans la catégorie des barbares et des sauvages, les Chinois ont surtout le don de susciter leurs plaisanteries. Or, après nombre d'auteurs ayant écrit sur les Chinois et les ayant fréquentés et étudiés de près, voici que M. Léon de Rosny vient d'affirmer à nouveau, à ses collègues de la Société d'ethnographie, que les Chinois forment, parmi toutes les populations extra-européennes, celle qui peut nous fournir les enseignements les plus utiles pour l'étude des problèmes sociaux dont nous éprouvons aujourd'hui plus que jamais le besoin d'obtenir la solution.

Nulle part plus qu'en Chine, on ne s'est en effet préoccupé de la question de savoir dans quelle mesure on pouvait arriver à établir le principe d'autorité sur des bases stables, et à lutter contre les réactions éventuelles produites en vue d'affaiblir ou même d'anéantir ce principe gouvernemental ; et il ne faut pas oublier que l'Etat chinois est le seul qui se soit perpétué jusqu'à nos jours depuis les temps les plus reculés dont l'histoire nous ait conservé le souvenir.

La morale pratique de Confucius, en donnant à l'Etat pour base essentielle le respect et l'autorité absolue du père, a eu pour résultat d'assurer à la famille chinoise les plus solides assises à la population de son pays, le plus considérable accroissement.

En Chine, l'empereur idéal doit uniquement savoir choisir ses ministres, et demeurer ensuite "les bras ballants" sans rien faire autre chose.

Les ministres, à leur tour, doivent savoir trouver les hommes les plus capables pour remplir chacune des fonctions publiques. Un fonctionnaire qui ignore le talent ou la vertu de ses administrés passe pour un fonctionnaire criminel.

En Chine également, les Administrations publiques sont considérées comme faites pour servir les administrés, et non l'inverse, comme on l'observe ailleurs.

Toute la législation repose sur le *Hiao*, expression qu'on traduit d'ordinaire par piété filiale ; quant aux notions de "liberté" et "d'égalité", c'est à peine s'il existe même des mots pour en fournir l'expression en langue chinoise.

Il faut avouer que toutes ces idées dénotent tout

autre chose qu'une psychologie élémentaire et que, sous bien des rapports, on pourrait soutenir que les plus Chinois ne sont pas ceux qu'on pense.

Aussi M. de Rosny conseille-t-il aux Européens qui se trouvent en rapport avec les Chinois de faire effort pour comprendre leurs théories sociales et leur civilisation ; car, dès qu'on cesse de marquer à leur égard un mépris assez mal justifié, ils témoignent une grande sympathie.

C'est le rôle que devrait avoir en Chine, plus que toute autre, la nation qui a su souvent sacrifier ses intérêts immédiats au triomphe de ses généreuses idées, rôle qui lui a valu cet avantage, qu'une foule de peuples lointains prétendent avoir deux patries : le pays qui les a vu naître et la France.

NOTRE GALERIE NATIONALE

Nous publions aujourd'hui le sixième portrait de notre galerie de portraits historiques que nous avons annoncée il y a quelque temps. Comme nos lecteurs pourront s'en convaincre, ces portraits sont véritablement artistiques et peuvent être encadrés avec avantage. Nous en mettrons nombre de copies sur papier fort que nous mettrons en vente ou donnerons en primes prochainement.

Tous les vrais Canadiens-français verront avec plaisir, défiler sous leurs yeux les grandes figures de notre belle et héroïque histoire. Plusieurs de nos gloires nationales seront remises à nouveau dans la mémoire du peuple et cet enseignement lui sera salutaire. Il ranimera son patriotisme et lui démontrera qu'il a raison d'être fier d'appartenir à une race qui a produit un aussi grand nombre d'illustres personnages.

Que tous les patriotes encouragent notre œuvre en la faisant connaître à leurs amis.

S'habiller, se montrer, s'ennuyer, c'est ce que j'appelle aller dans le monde.—GYP.

L'ASSASSINAT DU ROI HUMBERT

Le roi d'Italie a été assassiné dans la soirée du 29 juillet, par un anarchiste du nom de Bresci.

Humbert Ier, né le 14 mars 1844, était âgé de cinquante six ans. En 1868, il avait épousé sa cousine, la princesse Marguerite de Savoie, fille du duc Ferdinand de Gênes ; dix ans plus tard, il succédait à son père Victor Emmanuel sur le trône d'Italie, le 9 janvier 1878.

Au mois de novembre de la même année, au cours d'un voyage à Naples, il fut frappé, dans sa voiture, par le cuisinier Passanante, dont le poignard ne l'atteignit que légèrement ; en avril 1897, l'anarchiste Acciarito avait également tenté de le poignarder.

Parmi les portraits des souverains contemporains popularisés par la photographie et par la gravure, celui d'Humbert offre une physionomie particulièrement caractéristique ; on reconnaît tout de suite cette figure martiale où la blancheur des cheveux drus et de l'énorme moustache contrastait avec le noir intense des yeux profondément enfoncés sous l'arcade sourcilière. Il en résultait une certaine expression de dureté qui, d'ailleurs, ne correspondait pas exactement aux façons d'être du défunt roi.



LE ROI HUMBERT Ier, assassiné à Monza, le 29 juillet

VICTOR-EMMANUEL III ET LA REINE HÉLÈNE

Le prince de Naples, qui vient d'être proclamé roi d'Italie, sous le nom de Victor-Emmanuel III, est le fils unique du roi Humbert.

Né à Naples le 11 novembre 1896, il n'a pas encore trente-et-un ans ; il avait dans l'armée le grade de lieutenant-général.

Le nouveau roi a le teint pâle, les cheveux châtain, il est de petite taille, de complexion délicate et nerveuse. Son éducation, dirigée par le professeur Morando et le général Osio, a été surtout scientifique et militaire. Il a beaucoup étudié les langues étrangères, dont plusieurs, telles que le français, l'allemand et l'anglais lui sont familières.

La princesse Hélène, qu'il épousa au mois d'octobre 1896, est la troisième fille du prince régnant de Monténégro, Nicolas Ier. Elle est née à Cettigne, le 28 janvier 1873.

La jeune reine a beaucoup de charme et de grâce naturelle. Fort instruite, elle a un goût marqué pour le dessin et la peinture, qu'elle a étudiés à Dresde. Elle parle aussi plusieurs langues.

La morale est le fruit de la religion : vouloir celle-là sans celle-ci, c'est vouloir une orange sans un oranger.—J. Roux.



LA REINE HÉLÈNE



VICTOR-EMMANUEL III

PAGES CANADIENNES

O CANADA ! MON PAYS !

C'est à l'âge de vingt-et-un ans, alors qu'il venait d'être admis membre du barreau, en 1835 que Cartier composa quelques pièces de poésies, entre autres cette chanson patriotique qu'il chanta lui-même, au banquet de la Saint-Jean-Baptiste de Montréal.

Comme le dit un vieil adage :
Rien n'est si beau que son pays ;
Et de le chanter c'est l'usage !
Le mien je chante à mes amis
L'étranger voit avec un œil d'envie
Du Saint-Laurent le majestueux cours ;
A son aspect, le Canadien s'écrie :
O Canada ! mon pays ! mes amours !

Maints ruisseaux et maintes rivières
Arrosent nos fertiles champs :
Et de nos montagnes altières
On voit de loin les longs penchants.
Vallons, coteaux, forêts, chutes, rapides :
De tant d'objets est-il plus beau concours ;
Qui n'aimerait tes lacs aux eaux limpides !
O Canada ! mon pays ! mes amours !

Le Canadien, comme ses pères,
Aime à rire et à s'égayé.
Doux, aisé, vif en ses manières,
Poli, galant, hospitalier,
A son pays il ne fut jamais traître ;
A l'esclavage il résista toujours !
Et sa maxime est la paix, le bien-être
Du Canada ! mon pays ! ses amours !

O mon pays ! de la nature
Vraiment tu fus l'enfant chéri ;
Mais l'é ranger souvent à la jure
En ton sein le trouble a nourri.
Puisse tous les enfants enfin se joindre,
Et valeureux voler à ton secours !
Car le beau jour déjà commence à poindre,
O Canada ! mon pays ! mes amours !

G.-E. CARTIER.

ÉTUDES AMÉRICAINES

Extrait d'un magnifique article paru dans la *Revue Canadienne* de 1866 et dû à la plume savante du regretté Provencher.

C'est surtout au commerce que l'on doit l'Amérique ; c'est par lui que ce continent fut découvert et c'est lui qui assura les premiers progrès des établissements qui y furent formés. Les célèbres navigateurs dont l'histoire mentionne les noms comme ayant exploré les côtes du continent, avaient pour but de chercher le fameux passage du Nord-Ouest, qui devait ouvrir à l'Europe les richesses des Indes : ces navigateurs représentaient les intérêts des diverses compagnies de commerçants qui les avaient envoyés.

Les instructions données à ces marins sont très intéressantes à étudier. Mais le point saillant, c'est que ces compagnies n'avaient en vue que cet unique but de faire le commerce, et qu'elles ne se proposaient même pas de prendre possession, en leur nom ou en celui de leur roi, des terres qui seraient découvertes par leurs envoyés. Cette lacune fut même une nouvelle cause de contestation, quand on en vint plus tard à discuter la priorité de la prise de possession des points du continent.

Quelques voyageurs, cependant, alléchés par l'appât des riches productions qu'ils avaient entrevues dans cette contrée nouvelle, formèrent le projet de l'exploiter à leur profit. C'est ainsi que se formèrent les premiers comptoirs ; mais, pendant longtemps, il fut toujours entendu qu'une résidence en Amérique ne pouvait être que temporaire. Les habitants ne faisaient que passer sur ce continent, sans jamais perdre de vue qu'une fois leur fortune faite, ils retourneraient en Europe. C'était toujours un état de transition. De ce fait particulier, il est résulté une grande in-

fluence sur les institutions politiques des divers États du continent américain...

* *

Quand on dit, néanmoins, que toute l'Amérique a été donnée en pâture aux trafiquants et aux spéculateurs, il y a une inexactitude à rectifier, ou plutôt il reste une lacune à remplir. A l'époque où fut établi le nouveau-monde, les guerres de religion sévissaient en Europe. Le protestantisme venait de naître et soulevait, par la hardiesse de ces doctrines et par ses violences, l'animosité de tous les gouvernements restés fidèles à la foi catholique. Des deux côtés, les persécutions prenaient des proportions immenses.

Les minorités catholiques et les minorités protestantes songèrent dès lors à rechercher un lieu à l'abri de leurs oppresseurs, et qui leur permit d'exercer en paix le culte auquel ils étaient attachés. Le continent américain paraissait devoir combler leur espoir et même au delà. Ils étaient sûrs d'y trouver une terre hospitalière d'une grande fertilité, dont l'étendue ne pouvait être connue, couverte de forêts précieuses ou de prairies peut-être plus précieuses encore, remplie de métaux si enviés de la vieille Europe, et habitée par des tribus sauvages encore complètement étrangères à la civilisation, faciles à subjuguier et susceptibles d'être conquises aux lumières du Christianisme. Ici, ils n'avaient à craindre aucun oppresseur, et les lois auxquelles ils seraient soumis ils en seraient eux-mêmes les auteurs. Ici, plus de nécessités politiques naissant des susceptibilités d'un pouvoir ombrageux ou des exigences de position ou de l'unité nationale.

Voilà la deuxième classe de colons qui a peuplé une partie de l'Amérique. Nous la retrouvons, en dehors du Canada, spécialement dans le Maryland, où s'établirent des catholiques ; dans le Brésil, où fut fondée une colonie de protestants, d'après les instructions de l'amiral de Coligny, et dans la Nouvelle-Angleterre, la patrie des Puritains. Pour cette classe d'habitants, le premier de tous les biens c'était la liberté ; c'était pour elle qu'ils avaient renoncé à toutes les jouissances de la civilisation et qu'ils étaient venus planter leur tente sur les côtes du continent nouveau.

Quelques-uns d'entre eux, cependant, firent preuve d'un cruel esprit d'intolérance, notamment à l'égard des catholiques ; ils avaient transporté avec eux toutes les vieilles rancunes du fanatisme de l'Europe. Mais il restera à l'éternelle gloire du Catholicisme que la liberté de conscience et de religion fut proclamée pour la première fois sur ce continent par les catholiques du Maryland. Du reste, on comprend qu'une fois dans cette nouvelle patrie, n'ayant plus à redouter les persécutions, le sentiment religieux perdit de son influence politique, et on cessa de lui faire une part aussi grande dans la direction des affaires. De sorte que bientôt ces populations s'inspirèrent simplement de leur position particulière et fondèrent leur société conformément à leurs besoins nouveaux ; ainsi leur histoire rentre dans le courant que nous avons tracé plus haut.

Voilà deux des traits principaux de la civilisation américaine, et de la politique qui en est résultée. Tels sont les principes qui ont présidé à l'établissement de la plus grande partie du territoire de ce continent ; partout et à toutes les époques, on en retrouve la trace et l'influence.

C'est dans leur étude seulement qu'on peut trouver l'explication de l'état politique actuel de ces contrées et la clef de toute leur histoire.

Ces principes cependant, malgré leur puissance et malgré l'influence qu'ils devaient exercer sur la marche et le développement des diverses nationalités américaines, ont pu subir l'action d'autres influences, de circonstances et de milieux divers dans lesquels ils ont été appliqués.

Il y a surtout la religion catholique qui a mis son empreinte ineffaçable sur l'une de ces nationalités, la nationalité canadienne-française. Le commencement de notre histoire a été écrit entièrement avec le travail du missionnaire et le sang des martyrs. Sur les bords du Saint-Laurent fut transportée une nouvelle France avec toute son organisation politique et civile. C'est là un des côtés les plus originaux de notre histoire, et qui mérite d'être étudié, non seulement parce que cette histoire est la nôtre, mais encore parce qu'elle nous raconte une lutte longue et constante de principes, dont les effets doivent nous servir à soulever le voile qui recouvre l'avenir. L'histoire est faite avant qu'elle s'accomplisse, et les nations ont une tendance presque irrésistible à suivre la direction qu'on leur a imprimée.—L'espace ne nous permet pas ici de développer ces considérations sur l'histoire de notre pays ; mais nous devons du moins les indiquer.

Comme nous le disions plus haut, nous avons seulement voulu marquer ici le point saillant, le cachet particulier et les principes généraux de la civilisation américaine. L'histoire ne peut pas s'écrire avec une régularité mathématique. Les peuples, comme les individus, sont des êtres doués de libre arbitre, et la responsabilité de chaque génération ne peut jamais être complètement déchargée.

Ce serait un travail bien intéressant et bien utile à faire que cette étude de la politique et de la société américaine, qui déteint maintenant si vivement sur l'univers entier. Il y a dans cette histoire, matière à bien des théories ; mais au fond de chacune d'elles, on trouvera l'*Idee Américaine*. On peut se révolter contre elle, on peut la combattre, mais il faut l'accepter et compter avec elle.

Il y a là un fait auquel on n'a pas suffisamment fait attention quand il s'est agi de donner des lois aux sociétés de ce continent : on a trop voulu les traiter à l'euro péenne. Il s'en est invariablement suivi des froissements et des révolutions. Qu'on veuille réagir contre des faits ou des idées qui n'offrent pas de garanties suffisantes d'avenir et de stabilité, qu'on veuille lutter contre la démocratie américaine, c'est ce que nous nous expliquons, c'est ce que nous approuvons. Mais si on marche à l'aveugle dans cette voie, si on combat à l'aventure, on court grand risque de tirer sur ses propres troupes.

J.-A.-N. PROVENCHER.

EMBLÈMES CANADIENS

La feuille d'érable et le castor, ces deux beaux emblèmes de notre nationalité, n'ont été adoptés comme tels qu'après avoir été étudiés et comparés aux circonstances spéciales dans lesquelles nous nous trouvons.

Nous avons calculé l'effet moral que ces emblèmes doivent avoir sur notre intelligence et sur notre conduite dans la vie active, et nous en rappelons souvent la signification au peuple auquel est dévolu la plus grande partie de notre tâche. C'est dans le but de "rendre le peuple meilleur" que saint Jean-Baptiste a été choisi comme notre patron. C'est ainsi que nous ranimons et soutenons le courage du peuple canadien et que, à l'aide de la religion, nous fortifions sa moralité et nourrissons son espérance.

En effet, l'érable, bois dur et durable particulier au Canada, représente la fermeté de caractère que nous devons avoir, sa belle feuille verte, l'espérance qui doit nous ranimer dans les tribulations et les peines de la vie, son beau sucre, la substance que nous devons nous procurer par le travail. Le sucre d'érable ne s'obtient que par une grande activité, de même, les autres moyens d'existence ne s'obtiennent, à un degré suffisant en Canada, que par un grand travail manuel, et par une industrie continuelle et bien réglée.

Le castor, type parfait de l'ouvrier constant et laborieux, représente l'intelligence et l'industrie qui doivent être, la première sans cesse notre guide, et la seconde notre plus sûre ressource dans le besoin.

DE MEILLEUR.

LES ÉVÉNEMENTS DE CHINE

LES SOCIÉTÉS SECRÈTES

Nous ne connaissons des sociétés secrètes de Chine ni leur organisation, ni leurs agissements, ni leurs rituels, ni leurs modes de recrutement et d'initiation, ni le nombre de leurs adhérents. Le cerveau d'un Jaune est un coffre-fort inviolable, sauf pour le détenteur de la clef d'or, que jusqu'à présent nul n'avait intérêt à essayer de faire jouer dans la serrure qui lui est propre.

Mais nous savons assez bien ce qui s'est passé en Chine depuis soixante ans, et surtout depuis la guerre sino-japonaise (1894-1895), pour pouvoir tirer des conclusions défendables des actes dont toutes les informations s'accordent à incriminer les membres des sociétés secrètes chinoises.

Ils ont détruit les églises et les maisons des missionnaires, catholiques ou protestants ; massacré, en grand nombre, les Chinois convertis ; brûlé les bâtiments d'exploitation, détruit les ouvrages d'art et démolit la voie elle-même, sur les deux lignes de chemin de fer déjà en exploitation de Pékin à Tien-Tsin et de Pékin à Pao-Ting-Fou.

D'après les informations, ceux qui ont commis ces crimes sont des paysans, armés pour la plupart de fourches et de faux, qui font penser à nos "bagaudes" et nos "Jacques," auxquels le désespoir révéla que l'outil qui creuse le sillon ou fauche la moisson peut devenir une terrible arme de guerre.

Cependant il est permis de se demander si cette analogie n'est pas une pure illusion, et si ces destructeurs de ce que nous considérons comme les instruments les plus puissants de la civilisation ne jouent pas le rôle inconscient de pièces poussées sur un échiquier par d'habiles joueurs qui les abusent sur l'objet réel d'une action dont ils gardent soigneusement le secret ? C'est assez l'usage, ailleurs même qu'en pays jaune.

L'IDIOT

LÉGENDE DES INDOUS

Au fond de la grande forêt, temple aux piliers centenaires éternellement enguirlandés de lianes en fleurs dont l'encens monte nuit et jour vers les voûtes bleues, au bord d'un ruisseau pur où sur leur pied de corail, les ibis rêvent pensifs parmi les nénuphars, et qui mêle sa mélancolique chanson aigrette à l'hymne énorme du vent dans les rameaux, un brahmane pieux vivait en son ermitage, adorant l'Éternel par la pratique du bien et l'accomplissement des rites des Védas.

De ses deux femmes, la première, avec laquelle il

avait vécu bien des années, lui avait donné neuf fils ; la seconde, toute embaumée de jeunesse, qu'il avait épousée sur son déclin et qui semblait la floraison douce épanouie sur un arbre majestueux déjà, mais plein de sève encore, avait mis au monde une fille et un fils. De ce fils l'âme avait animé en dernier lieu une gazelle aux yeux songeurs perdus dans le souvenir des existences passées. Comme il était encore au sein de sa mère, Brahma lui avait parlé : " Ton âme est arrivée au terme de ses pérégrinations terrestres ; voilà que tu es devenu mon égal par la vertu. Tu vas renaître pour la dernière fois ; si, dans cette épreuve, tu ne faillis point, les portes d'or de mon paradis s'ouvriront devant toi au jour bienheureux où ton âme, délivrée à jamais, jaillira de ton corps comme s'échappe un papillon de sa chrysalide."

Il naquit et son père le regardait grandir avec ten-

semblaient ne rien voir. Une fois même, comme il allait droit devant lui, il tomba, sans s'en apercevoir, dans l'étang que le ruisseau formait près de la maison, et si sa sœur, qui le perdait de vue le moins possible, ne l'en eût tiré, il se fût noyé sans un mouvement, sans un cri, quoiqu'il sût nager. Quand le brahmane voulut l'instruire, tous ses efforts furent vains ; l'enfant ne pouvait joindre deux idées. Comme il était doux et obéissant, il était clair que si les soins qu'on lui prodiguait ne produisaient pas plus, ce n'était point chez lui par méchanceté. Et, à l'exception du père qui ne se décourageait pas et de sa mère qui l'adorait, plus peut-être qu'elle n'eût aimé un autre enfant, tous pensaient : " Ses yeux, ses oreilles et son esprit sont fermés." Aveugles et sourds eux-mêmes d'intelligence, qui ne comprenaient pas que celui qu'ils appelaient follement un idiot, perdu

dans la contemplation divine des joies célestes promises par Brahma et vaguement entrevues par l'œil de son âme, se détachait des liens terrestres pour n'être point retenu par eux, et qu'il était le voyant, et qu'ils étaient les insensés ! Et le Temps marchait, qui jamais ne dort.

Vint le jour triste où le radeau de la mort, qu'elle promène au hasard par toute la terre, passa sur l'ermitage ; une de ses dents s'accrocha au brahmane et l'emporta tout à coup vers le royaume sombre de Yama. Sa jeune femme lui fut fidèle jusque dans la mort ; comme elle avait partagé ses joies, elle alla s'étendre près de lui sur le bûcher funèbre et s'endormir à ses côtés du dernier sommeil.

L'idiot, comme on l'appela dès lors, ne sembla s'être aperçu de rien ; ses frères abandonnèrent son instruction, et il put vivre à sa guise. Alors il se plongea tout entier dans la splendeur des béatitudes futures. Tel qu'un buffle qui ne sent ni les pointes de feu du soleil, ni les soufflets du vent, ni le cinglement humide de la pluie, il n'eut point d'autre habitation que le creux des arbres ou les fentes des rochers, d'autre lit que le sol et ses mousses. Il laissa pousser sa chevelure et sa barbe ; ses

vêtements se trouèrent sur sa peau qui devint cuir ; il cessa ses ablutions, et ses pieds nus se durcirent comme des sabots. Mais les impuretés qui lui couvraient le corps ne ternissaient pas l'éclat de son âme ; ce n'étaient que des grains de poussière sur un diamant. Il ne songeait qu'à l'amour infini de l'Éternel et de ses créatures ; si cuisantes que fussent parfois leurs morsures, jamais, dans un mouvement de colère, il n'écrasa ni ne fit même tomber à terre une seule des bêtes qui pullulaient et vivaient sur lui. La nourriture qu'on lui jetait, il la donnait aux animaux qu'il rencontrait, et ne mangeait que leurs restes. Un printemps, étant resté plusieurs jours en extase, sans bouger, des colibris vinrent faire leur nid dans sa barbe et y pondirent leurs œufs ; s'en étant aperçu, il ne voulut point troubler les oiseaux qui



Des bandes armées sèment sur leurs pas l'incendie et la destruction

dresse, et, dans ces rêves que caressent les parents pour l'avenir de leurs enfants, il le voyait lisant sous sa direction les Védas, et vacillant à sa main parmi les sentiers de la science, comme à celle de sa mère, parmi les fleurs des clairières.

Cependant l'enfant était encore pendu aux seins de bronze de sa nourrice qu'il avait déjà quelque chose d'étrange dans le regard et que les gens de l'ermitage hochaient la tête se disant à voix basse : " Pauvre petit ! il sera idiot." Et à mesure qu'il prenait de l'âge, les symptômes se développèrent : à peine s'il connaissait ses parents ; indifférent au plaisir comme à la douleur, il ne riait ni ne pleurait jamais ; un beau fruit ne le tentait pas, il ne prenait pas garde aux épines. On lui parlait parfois longtemps et très fort sans qu'il parût entendre ; ses yeux grands ouverts

couvraient, et, souriant, demeura dans la même position, sans un mouvement, sans un tressaillement, jusqu'à l'époque où les petits, éclos, purent prendre leur vol. Et des graines apportées par les colibris s'étant arrêtées dans les poils germèrent et donnèrent même une fleur, humble souvenir des oiseaux reconnaissants.

Cependant, las d'entretenir, si peu que ce fût, une bouche aussi complètement inutile, ses frères décidèrent que, la nuit, il veillerait sur les champs qu'ils cultivaient, loin de là, à la lisière de la forêt; ils les défendraient contre les sangliers qui, de leurs groins, retournaient le sol et commettaient de grands dégâts. Il obéit. Lorsque les animaux survenaient, il ne les tuait ni ne les frappait, mais les reconduisait dans la forêt, et, de ses ongles, leur détachait des racines qu'ils aimaient pour que, ayant mangé, ils ne revinssent plus endommager les cultures de ses frères.

Une nuit il était, selon sa coutume, assis sur un tertre qui dominait la plaine; au-dessus de sa tête, les astres scintillaient dans le ciel vert, un mince croissant de lune flottait comme une jonque d'osier sur les vapeurs de l'horizon; les lucioles enflammées volaient dans l'air et semblaient une danse d'étoiles descendues de l'empyrée, silencieuses. Et le souffle de Brahma qui, au plus haut du ciel, se réjouissait dans sa gloire, faisait passer des frissons sur la cime des arbres et l'herbe des champs; dans le lointain grondait par moments le rugissement grave d'un tigre qui, repu, s'étirait les mâchoires.

Tout à coup des torches se mirent à courir dans les ténèbres, des tambours et des cymbales résonnèrent, accompagnés de cris et de hurlements: c'étaient des sectateurs sivaïstes qui poursuivaient une de leurs victimes échappée. Un croyant avait voulu offrir un sacrifice humain à Câli, épouse sanglante de Siva, le dieu qui crée, mais aussi le dieu qui détruit, car, dans le monde tiré du chaos par Brahma, rien ne meurt, rien ne naît, tout n'est que mutation. C'est pourquoi, lorsqu'on implorait un enfant, on sacrifiait une victime humaine à Siva afin de lui envoyer une âme en échange de celle qu'on lui demandait. Le misérable acheté pour le sacrifice avait échappé aux mains des prêtres, et c'est lui qu'ils cherchaient dans la nuit; le bruit de les lumières se rapprochaient, il fuyait évidemment vers la forêt; s'il l'atteignait, il était sauvé. Ce qui arriva. Alors les prêtres furieux aperçurent un homme qui regardait le ciel et ne semblait ni les avoir entendus, ni les voir; ils se glissèrent derrière lui, muets, coulant entre les ronces, et soudain, se jetant dessus, le garrottèrent. A leur grand étonnement, il se laissa faire; et l'un d'eux, lui ayant mis sa torche sous sa figure, dit aux autres: "C'est un idiot; celui-là du moins ne nous échappera pas." Ils l'emmenèrent et, comme des chacals rentrent avec une proie dans leurs tanières, ils s'enfouirent dans les trous qui étaient l'entrée de leur temple.

* *

Le vaste édifice souterrain, taillé dans le granit, resplendissait d'innombrables lumières; la trompe des éléphants sacrés frappait à coups redoublés les gongs de fonte suspendus au plafond par des chaînes; l'encens et le santal embaumaient l'air; les flammes de Bengale enveloppaient de fumée et de leurs pourpres les sculptures grouillantes le long des colonnes, sur les chapiteaux, et accrochées aux voûtes. Une double rangée de monstres de pierre se cabrait de chaque côté de l'allée qui conduisait à l'autel où la statue gigantesque de Câli, entourée de ses femmes prosternées, tordait sa bouche et ses yeux sanglants, découvrant sous ses lèvres relevées ses gencives et ses dents crochues. Et il y avait dans son regard assez de férocité inassouvie pour désoler la terre pendant des milliers de siècles encore, dans sa langue pendante assez de soif de sang pour boire sans être rassasiée celui de tous les êtres vivants. Les prêtres posèrent une couronne de fleurs rouges sur la tête de la victime, la conduisirent devant l'autel et se mirent à psalmodier leurs litanies; Câli semblait fixer de ses yeux avides le prisonnier debout devant elle.

Qu'il était beau, l'élu de Brahma! Comme sa chair

rongée par les macérations et les bêtes était plus douce au regard et au toucher que la peau veloutée de la vierge la plus fraîche éclos! Il était là, sous ses vêtements en lambeaux, comme un vieux tronc percé jusqu'à la moelle par les insectes, dont l'écorce se détache et tombe. Et Câli sentait peu à peu l'enivrement l'admiration et l'amour de cet homme superbe. On eût pu voir même un imperceptible froncement de ses sourcils.

Soudain, comme le sacrificateur levait le glaive, la déesse étendit son bras de granit, arracha l'arme de la main qui la portait, et, dans un éclat de rire furieux, épouvantable, fit rouler sur le sol la tête du prêtre; puis, se précipitant de son piédestal, elle décapita en un instant tous ces impies, et s'agenouillant sur eux, se mit à boire en hurlant de joie le sang vermeil et chaud qui jaillissait de leur cou. Et l'on voyait les chairs pâlir et se décolorer par degrés, et n'être bientôt qu'une étoupe sans consistance; ses cris s'étouffèrent peu à peu, et l'on n'entendit plus que les os craquer dans ses mains, qui pressaient tous ces cadavres comme des éponges pour en faire sortir jusqu'à la dernière goutte de sang. Lorsqu'elle se fut gorgée de ce vin humain, ivre, titubante, et battant les murs, elle recommença à crier de sa voix qui s'enrouait, et se mit à danser, échevelée, tantôt sur ses pieds, tantôt sur ses mains et les jambes en l'air, ce qui lui faisait descendre à la gorge des hoquets sanglants et couler de chaque côté des lèvres un filet de bave rouge; puis, saisissant par les cheveux les têtes à demi écrasées sur les dalles, elle jongla avec elles comme avec des grenades, les envoyant voler d'un coup de pied jusqu'au plafond du temple et les recevant sur la paume des mains. Enfin, épuisée, hâlante, elle mit un baiser brûlant sur le front de celui qu'elle avait sauvé et qui était resté à la même place sans s'étonner, sans tressaillir, et tomba renversée sur son piédestal. Toutes les lumières s'étaient successivement éteintes.

* *

Et l'idiot céleste s'en retourna tranquillement sous la nuit étoilée surveiller ses champs.

PAUL GRUYER.

NOTRE GALERIE NATIONALE

Tous ceux que le problème de l'existence de notre race préoccupent sont d'accord à proclamer la nécessité de vulgariser la connaissance de notre histoire. Or, pour atteindre ce but, il n'existe pas de meilleur moyen que la gravure. Voilà pourquoi la publication de notre galerie nationale a mérité l'approbation du public. Nous avons reçu de nombreuses lettres nous félicitant d'avoir mis cet heureux projet à exécution. Forts de cet encouragement, nous allons tâcher de rendre cette galerie aussi complète que possible, et nous avons l'espoir qu'elle deviendra un véritable monument élevé à la gloire de notre nationalité. Le choix judicieux des portraits, leur apparence artistique, leur grandeur uniforme, la notice biographique qui les accompagne, tout en un mot, concourt à en faire une galerie unique et précieuse que tous les Canadiens français, tous les patriotes, devraient encourager en la recommandant.

PORTRAITS PARUS JUSQU'À CE JOUR

Numéro du journal	Nom
847	Louis-Joseph Papineau
848	Jeanne Mance
849	Mgr Louis-François Lafèche
850	Faucher de Saint-Maurice
851	Samuel de Champlain
852	Sir George-Etienne Cartier

En dépit du temps et de l'espace, c'est l'idée qui groupe les hommes ou qui les divise.—E. LEDRAIN.

Il y a des hypocrites de tous les genres; les plus coupables sont ceux qui font intervenir Dieu dans leurs trames criminelles.

PETITS POEMES A DIR

LE ROI ROUGE

Le roi Paul fit tuer cent mille hommes: l'Histoire
Lui décerna le nom de Grand.

Son fils Grégoire

En fit tuer le double: il fut fort honoré.
A sa mort, tous les yeux honnêtes ont pleuré.

Son fils Luc fit des ronds en crachant sur l'eau claire:
L'Histoire le méprise; il n'est pas populaire;
Son nom ne fait rien battre au sein du marmiton.

Aussi Grégoire II, son digne rejeton,
En montant sur le trône eut une idée insigne:
Etant moins batailleur qu'un pêcheur à la ligne,
Mais voulant plaire à des sujets dignes d'amour,
Il décréta qu'on en tuerait deux cents par jour.
On prendrait les plus beaux, les plus forts, les plus braves,
Et leur sang, recueilli par d'élégants esclaves,
Serait versé dans un bassin de marbre vert,
Où les dames pourraient patiner en hiver.

Le décret étonna quelque peu le royaume.

Le noble en son manoir, et le gueux sous son chaume,
Dirent à l'unisson: "Quel fou que notre roi!"
Et tous les gens fuyaient avec des cris d'effroi,
Lorsque les recruteurs arrivaient dans les villes;
Il n'y restait qu'enfants chétifs, vieillards débiles,
Aveugles, culs-de-jatte, estropiés, boiteux.
Et le roi, qui l'apprit, s'exclama: "C'est honteux!"
Je rougis de régner sur un peuple aussi lâche!
Partez, mes recruteurs, besognez sans relâche!
Le réservoir de sang tarit près du château,
Et mon fils n'y peut plus faire aller son bateau."

Alors, pendant cinq ans, les bourreaux opérèrent,
Le bassin déborda, les herbes s'empourprèrent,
La terre devint rouge, et l'on vit, par moments,
Des nuages pareils à des caillots fumants,
Monter vers le soleil écarlate et farouche;
Chaque rose vomit du sang comme une bouche;
Du sang sortit du tronc des chênes enivrés,
Et des hiboux vermeils sur des rameaux cuivrés,
Entendant chaque nuit des larmes et des râles,
Fêtaient le roi rouge on notes gutturales.

"Sire, dirent un soir quelques pâles valets,
Votre peuple s'insurge et fond sur le palais.

—De quoi se plaint-il donc? demanda le monarque,
Voudrait-il, par hasard, que je misse une barque
Sur la mare de sang, afin qu'on pût, l'été,
Y canoter une heure ou deux en liberté?

Non? Alors voudrait-il que ce sang fit... que sais-je!
Manœuvrer un moulin ou tourner un manège?
Nous soumettons la chose à des ingénieurs:
Faites-le proclamer bien haut par nos crieurs."

La proclamation ne fut pas très goûtée.

"A mort! à mort!" rugit la foule révoltée.
Les portes du palais volèrent en éclats,
Et bruyamment, armés de piques, d'échelas,
D'arquebuses, de faux, de fourches, d'armes vagues,
Cent mille forcés grouillant comme les vagues
Coururent en hurlant vers le prince inhumain
Qui, la couronne au front et le sceptre à la main,
Sous son manteau de pourpre et sa cotte d'or jaune,
Les attendait, pensif et grave, sur son trône.

Il se sentit troué par vingt pieux à la fois.

Mais, avant de mourir il dit à pleine voix:
"Peuple imbécile, peuple aveugle, peuple ignare!
Que me reproches-tu? Le sang de cette mare?
Tout roi qui se respecte en fait couler autant.
Pour rien, pour le plaisir admirable et tentant
De perdre un fief ou deux, de saccager la plaine
Et de vider de temps en temps les bas de laine.
Moi je n'ai rien perdu, rien saccagé, rien pris,
Et si quelque bon sens éclairait vos esprits,
O rustres idiots, ô hordes furieuses,
Vous baiseriez mes pieds de vos lèvres pieuses!"

C'est ainsi que parla le roi rouge, en lançant,
A chaque mot de sa harangue, un jet de sang.
Puis il tomba, hué par la foule tragique.

Et ce fut fort bien fait: il était trop logique.

JEAN RAMEAU.



LE CLUB DE POLO CANADIEN

Photographies J.-A. Dumas, 112 rue Vitré



1. Les grandes chûtes.—2. Le couvent.—3. Un amas de billes.—4. Le presbytère.—5. Vue générale des moulins de M. McLaren.—6. L'Église de Buckingham.—7. Résidence de M. Alex. McLaren.—8. Un mille de rapide.—9. Cour à bois et quart d'expéditions.—10. Pont du chemin de fer sur la Lièvre

NOTRE BEAU CANADA : BUCKINGHAM, P.Q.

LE TOUR DU MONDE

Par LE PASSANT

Le volcan Azuna, près de Bindai, dont une éruption causa un grand désastre, en 1888, est de nouveau entré en éruption le 17 juillet. Il y a eu 200 morts et blessés.

Les employés du télégraphe de la ligne du Missouri, Kansas et Texas constataient récemment que le circuit était interrompu entre Vinita et Adair. On envoya un ouvrier pour examiner les fils. Il découvrit, près de Vinita, un obstacle étrange qui interceptait le courant électrique. Un énorme serpent, de quatre pieds de long, avait rampé jusqu'au sommet du poteau télégraphique et, enroulant sa queue autour du dernier fil, avait entortillé l'autre partie du corps autour du fil le plus bas attaché au poteau. Le serpent avait été foudroyé, mais le courant du dernier fil avait continué à passer le premier, à travers le corps du reptile, de sorte que le circuit était interrompu. La réparation a été facile à faire : il a suffi d'enlever le corps du serpent.

Le Musée des Familles dans la mosaïque historique et littéraire rappelle ce trait d'esprit d'un fou de cour :

Un bouffon ayant offensé d'une manière très grave son souverain, le monarque le fit amener devant lui, et prenant le ton de la colère, lui reprocha son crime et lui dit : "Malheureux ! tu vas être puni ; prépare-toi à la mort". Le coupable effrayé se prosterna par terre et demanda grâce. "Tu n'en auras point d'autre, dit le prince, sinon que je te laisse la liberté de choisir la manière dont tu voudras mourir, et qui sera le plus de ton goût. Décide promptement ; je veux être obéi.

— Puisque vous me laissez le choix, seigneur, répondit le bouffon, je demande à mourir de vieillesse." Cette réponse fit rire le monarque, qui lui accorda sa grâce.

Peut-on faire payer un droit de douane au courant électrique ? C'est la question que l'on se pose actuellement aux Etats-Unis (où l'on soumet tous les produits importés à des droits exorbitants) ; et la question est toute d'actualité, car une des compagnies qui produisent du courant électrique sur la rive canadienne du Niagara, et dont nous avons parlé déjà, a l'intention de prolonger ses conduites de distribution jusque sur le territoire américain. La solution ne nous est pas encore connue ; mais il y a un précédent qui est généralement ignoré, en dépit de son intérêt : c'est celui du gaz naturel que l'on a amené du territoire canadien par-dessus la rivière Niagara. On l'avait d'abord soumis à un droit d'importation, mais la cour suprême des Etats-Unis a décidé que c'était tout à fait illégal, et il entre en franchise. La chose est du reste bien étrange, puisque ce gaz, mis dans des récipients, aurait certainement à payer un droit.

Il n'est pas sans intérêt de constater que chez les Japonais, ce peuple vigoureux, il existe les mêmes pratiques de massage qui étaient fort en honneur chez les anciens.

Les Japonais s'adonnent au massage comme le Turc prend un bain, comme le Chinois fume l'opium. Tous les Japonais, depuis le traîneur de poussepousse jusqu'au noble descendant des Daimios, tous, la journée achevée, font appeler le masseur. Ce massage donne de merveilleux résultats dans les affections articulaires ou amenées par le ralentissement de nutrition.

L'appareil dont on se sert est composé d'une sphère de bois pleine, enfermée elle-même dans une autre sphère à frottement lâche, ce qui permet à l'o-

pérateur de rouler la brosse sur la surface du corps sans qu'il en résulte aucune fatigue pour les doigts.

A Battle Creek, aux Etats-Unis, on a organisé cette année une fête à laquelle on voulait amener le plus de monde possible, et, dans ce but, on voulut attirer l'attention du public par une réclame peu ordinaire, — au moins par ses dimensions. Celles-ci nous sont données par une publication spéciale américaine qui se nomme *Inland Printer*. La surface de l'affiche en question peut paraître fantastique et même tout à fait invraisemblable. Fantastique, cela l'est à coup sûr, mais non invraisemblable, tout simplement parce que l'affiche se présentait sous la forme d'une bande longue de un mille anglais et haute d'environ 36 pouces. En réalité, c'était toujours la même impression, l'annonce de la fête, qui se répétait tous les 24 pouces. La bande de papier s'enroulait sur un rouleau au fur et à mesure de son impression. Comme il n'aurait pu être question de trouver un mur assez long pour la poser, cette affiche fut collée sur la chaussée et au milieu d'une des rues de la ville : les voitures avaient soin de passer à gauche et à droite pour ne la point maculer.

Le gouvernement des Etats-Unis a décidé d'émettre l'année prochaine à l'occasion de l'Exposition panaméricaine une série de timbres sur lesquels figurera un automobile comme le symbole du progrès et de l'industrie modernes.

M. Vanderlip, le secrétaire du Printing Bureau où s'élaborent les nouvelles vignettes, vient de donner son visa, et dès le mois de septembre on commencera la fabrication des timbres dont le tirage a été fixé à un milliard d'exemplaires.

Ces timbres seront oblongs comme ceux de l'Exposition de Chicago en 1893, mais à la demande de l'administration des Postes américaines, il a été décidé qu'on les tirerait en deux couleurs pour bien les distinguer des autres séries.

Le timbre d'un cent sera orné d'un bateau à vapeur, le timbre de deux cents portera une locomotive et le timbre de quatre cents, un ou une automobile à pétrole. Pour beaucoup de Yankees, ce sera une vraie révélation, car dame pétrolette est encore relativement peu connue de l'autre côté de l'Atlantique.

M. Edward E. Higgins publie dans le *Street Railway Journal* un intéressant travail, dans lequel il fait ressortir les différences de méthodes qui existent en Amérique et en Angleterre pour l'établissement des tramways.

Le "railway urbain" américain, dit-il, est aussi différent que l'imagination peut le concevoir du "tramway anglais." En Angleterre, il n'y a que le peuple qui se serve du tramway, tandis qu'en Amérique toutes les classes, de la plus élevée à la dernière, en font usage.

Les statistiques montrent ce fait incroyable, que les tramways de la ville de New-York comprennent plus de kilomètres de voies que tous les tramways des 250 villes des Iles Britanniques ! Les recettes des premiers sont nécessairement très supérieures. M. Higgins attribue cette extension énorme des tramways aux Etats-Unis, à l'idée intelligente qui a porté les capitaux privés à aider les municipalités, à l'encontre de ce qui se passe en Angleterre, et à contribuer ainsi au développement du maximum de ressources des villes.

Cette politique américaine prévoyante met, dit-il, à l'heure actuelle, dans le trésor public, des sommes im-

mensément supérieures à celles qui résultent de la politique étroite des Anglais.

Dans les deux seuls Etats américains de New-York et de Massachusetts qui ont seulement 8 millions d'habitants et 11 grandes villes, les tramways ne paient pas moins de 12 millions 1/2 de francs au trésor public, ou 4,7 0/0 de leurs recettes brutes, tandis que dans les Iles Britanniques, avec une population de 38 millions et plus de 100 grandes villes, les tramways ne paient que 3 millions de francs en impôts, soit l'équivalent de 2,4 0/0 de leurs recettes.

Il conclut que du système américain résultent des conditions bien meilleures pour la vie des habitants et un revenu public énormément plus grand, en raison de l'immense trafic des tramways et des conditions libérales de leur établissement. Ces réflexions sont très justes et il semble bien que les critiques de l'auteur contre le système anglais pourraient s'appliquer également, dans une certaine mesure, à d'autres pays de la vieille Europe.

S'il est vrai que pour être heureux et sage il faut savoir se contenter de son sort, c'est dans les écoles primaires britanniques que règne la sagesse et fleurit le bonheur. Cela ressort du moins d'un joli article de psychologie enfantine cité par la *Revue des Revues*, qui a pour titre : *L'Idéal des écoliers*, et pour auteur miss Catherine Dodd.

Cet écrivain a eu l'idée de distribuer à six cents élèves des écoles d'Angleterre âgés de onze, douze ou treize ans, un questionnaire ainsi conçu : "Préférez-vous être homme ou femme et pourquoi? — Quel est l'homme ou la femme que vous voudriez être?"

Trente petites filles à peine, sur trois cents, regretteront de n'être point nées hommes, et deux garçons seulement exprimeront leur chagrin d'appartenir au sexe fort. D'où il résulte que, dans l'un et l'autre sexe, l'immense majorité accepte son destin. Il est vrai que d'un sexe à l'autre on voit varier les motifs de cette acceptation.

Ce qui domine chez les petites filles, c'est l'orgueil et le sentiment de leur supériorité : "Les femmes, remarque l'une, ont plus de bon sens que les hommes. — Elles travaillent, dit une autre, tandis que les hommes bavardent ;" et une troisième ajoute qu'elles "sont plus braves que les hommes, qu'elles font les choses plus vite, et que les hommes... grisent."

Des garçons semblent s'inspirer de considérations plus pratiques et même un peu vulgaires, ils préfèrent leur sort "parce que" plus agréable. "Les femmes, observe l'un d'eux, ont trop de mal à gagner de l'argent. — Elles ne peuvent, dit un autre, être ni voyageurs de commerce, ni soldats, ni explorateurs, et ce sont les seules professions supportables."

Un des deux dissidents paraît être surtout un humoriste précoce : "La femme, dit-il, se marie, prend l'argent que son mari rapporte, le dépense comme elle veut, fait travailler sa bonne et enrager son mari quand il rentre tard à la maison ; et c'est pourquoi je voudrais être femme."

Les réponses à la seconde question ne sont pas très variées. Interrogées sur la personnalité qui leur plaît davantage, toutes les petites filles voudraient être la reine Victoria, les unes "parce qu'elle est très bonne", ce qui prouve leur excellent cœur ; les autres "parce qu'elle a beaucoup d'argent", ce qui révèle des âmes moins élevées. Quant aux garçons, ils souhaiteraient presque tous être Wellington, Shakespeare ou sir Redvers Buller.

Deux d'entre eux seulement forment des vœux différents : "Je voudrais, écrit le premier, être roi en temps de paix ; mais, en temps de guerre, être voyageur de commerce."

Le second s'exprime ainsi : "J'aime mieux être moi, d'abord parce que je ne puis être personne d'autre, et ensuite parce que je ferai de grandes choses quand je serai grand."

Celui-là n'est peut-être point un modeste, mais c'est à coup sûr le philosophe de la bande.

AU COIN DU FEU

SOUS LA DIRECTION DE Mme ANDRÉE

LE ROI BÉBÉ

Le roi Bébé !... vous devez le connaître ;
Ce souverain dont le charme pénétre ;
Avant d'avoir risqué son premier pas
N'a-t-il pas fait du monde la conquête ?
Amis, voyez comme on se met en quête,
Pour le combler, de jouets pleins d'appas.

Qui, mieux que lui, d'une simple parole
Sait captiver notre âme et la console ;
Qui, d'un regard, nous met mieux à ses pieds ?
Est-il roi, tzar, sultan, empereur même,
Environné de majesté suprême,
Dont les désirs si bien soient épiés ?

Quel Massillon plein d'éloquentes flammes
Nous suspend mieux à ses lèvres, Mesdames,
Que fait Bébé, ce fin prédicateur ?
Quel beau sermon vaudra son frais sourire,
Le mot naïf que sa bouche a su dire,
Le gazouillis de son gosier chanteur ?

Pourtant il a, paraît-il, par maint caprice,
Brisé son jouet, repoussé sa nourrice,
Aux mauvais jours, et fait pleurer maman !
En vain alors papa prend l'air sévère :
De son courroux, des gros yeux de grand-père,
L'espiègle rit, ... comme d'un compliment !

Lequel de vous garderait sa colère,
Quand le rusé fait son câlin pour plaire,
Lorsque sa voix s'exerce à cajoler ;
Quand le baiser naît sur ses lèvres roses
Pour s'envoler aux fronts les plus moroses,
Qui ne voudrait se laisser enjôler !

Sire Bébé, laisse-moi te le dire,
Chacun est fier de subir ton empire ;
Règne sur nous, règne donc en vainqueur ;
Mais garde-toi surtout, cher petit maître,
Tyran déjà, même avant que de naître,
Garde-toi bien de briser notre cœur.

MARIE-THERÈSE LAFOUYADE.

LA PLAINTÉ

Nous entreprendrons d'attirer l'attention de nos lecteurs sur les inconvénients d'une habitude assez généralement répandue ; cette habitude est celle de la plainte, du gémissement continu, de la lamentation à propos de tout, d'une contrariété, d'un tracassé, d'une légère indisposition, même d'une simple menace d'indisposition, d'une peine légère, d'un bobo, comme disent les enfants.

Quel est le but des personnes dont l'existence est tout entière employée à faire entendre une plainte continue ? Il leur importe peu de laisser la commisération d'autrui et de se rendre peu à peu insupportables à leurs semblables ; cela leur importe peu, parce qu'elles songent, avant tout, à se satisfaire, en faisant bercer leur peine profonde ou faible, peu importe ; cette fois encore, elles donnent tort au but qui consiste à ne tenir compte que de soi, peu ou pas des autres, des personnes auxquelles on impose le récit de ses peines, réelles ou imaginaires, d'ordinaire légères, souvent chimériques ; car il est un fait indéniable que chacun d'entre nous a pu constater : les grandes douleurs exhalent peu de plaintes ; les peines sérieuses évitent de s'étaler et d'imposer à autrui l'analyse de leurs souffrances qui, à tous égards, ne peut avoir pour résultat que de contrister les auditeurs lorsque ceux-ci réussissent à se mettre au diapason voulu, ou bien à les impatienter s'ils en pèsent la puérilité.

J'ai dit l'habitude de se plaindre... C'est bien une habitude en effet et sur laquelle l'éducation doit veiller attentivement pour la combattre et même la déraciner ; ce n'est pas seulement parce que cette habitude nous rend insupportables à nos semblables ; c'est aussi parce qu'elle grossit démesurément les proportions de nos peines, parce qu'elle les exagère et nous prépare une suite ininterrompue d'épreuves pour

la plupart chimériques mais dont on souffre tout autant que si ces épreuves étaient réelles ; si d'une part l'habitude de la plainte procède d'une certaine mollesse de caractère, cette habitude a pour résultat inévitable d'augmenter cette mollesse et de constituer en nous, une âme stérile, incapable de tout effort, reculant devant tout devoir un peu pénible, pesant sur autrui de tout son poids, puérile, et à force de faiblesse, égoïste et exigeante. L'intelligence à laquelle cette âme sera unie, participera de tous ses défauts ; le jugement sera atrophié par cela seul que rapportant tout à soi, ou ne pourra jamais se décider à se perdre de vue, pour tenir compte d'autrui, de ses droits, de ses convenances, de ses préférences ; cette habitude s'étend du reste comme une tache d'huile ; de la mère elle va à l'enfant qui l'on plaint comme on se plaint soi-même ; tout ce qui le concerne revêt immédiatement des proportions extraordinaires ; l'appétit fait-il incidemment défaut ? Il cause une maladie ; a-t-il mal au bout du doigt ? C'est un panaris qui se prépare ; et l'on a vu des panaris qui faisaient perdre une phalange, même un doigt, peut-être la main ; en vérité on aurait le cœur bien sec si l'on ne consentait à s'apitoyer avec cette mère désolée, sur cet enfant exposé à devenir manchot !

La continuité de la plainte sur soi-même ou sur son enfant a pour résultat de laisser la commisération la plus affectueuse ; si l'on désire être plaint il faut s'abstenir de se plaindre ; si l'on ambitionne pour son enfant une commisération sincère, ardente, il faut éviter de le plaindre à propos de tout et de rien ; ce n'est pas en prodiguant les épithètes de : Pauvre petit ! Pauvre chien ! que l'on attirera sur lui les sympathies ; le résultat sera même tout à fait opposé à celui que l'on poursuit. Devant l'impossibilité de se mettre à l'unisson avec cette mère toujours désolée, geignant à la fois sur le passé, le présent, et même l'avenir le plus hypothétique, on reste en chemin... on la laisse parcourir seule cette voie de douleurs... pour la plupart très-exagérées, quand elles ne sont pas chimériques.

Mais si l'on ne peut se maintenir au même point qu'elle, et tout redouter, haïer, se couvrir la tête de cendres, dès que son enfant est indisposé, elle vous accusera d'indifférence et de sécheresse de cœur, sans jamais consentir à faire un retour sur elle-même, à s'interroger de bonne foi pour se demander si à son tour elle prête à la plainte d'autrui une oreille toujours avide et complaisante, si les maux pouvant atteindre les enfants qui ne sont pas les siens, sont ressentis par elle, avec l'intensité de sympathie à laquelle elle croit avoir droit. Et voilà pourquoi l'habitude de la plainte procède de l'égoïsme, de la faiblesse, d'un jugement faussé... par l'égoïsme et par la faiblesse.

EMMELINE RAYMOND.

PENSÉES SUR LA FEMME

Au rebours des hommes, les femmes écrivent beaucoup de choses qu'elles n'oseraient jamais dire. — P.-I. STAHL.

Ces pauvres bas-bleus ! les a-t-on bafoués, vilipendés ! Qu'importe, après tout, qu'une femme barbouille quelques mains de papier ? Est-il donc si nécessaire que l'homme conserve le monopole des billevesées ? Vadius doit-il faire la guerre à Philamonte, et Trissotin à Béliuse ? ou faut-il empêcher les femmes d'apprendre à lire et à écrire et les enfermer dans des harems, comme font les Turcs ou bien admettre, puisqu'elles participent à la vie universelle, qu'elles réfléchissent, pensent et sentent, tout comme l'homme, le besoin

d'exprimer leurs idées ? On allègue ordinairement la question du rôti qui brûle et des légumes qui ne sont pas mis à l'heure dans le pot-au-feu ; des chausses qui ne sont pas capables d'écrire ont, en général, des cuisinières pour veiller sur la broche et sur les casseroles. Pour notre part, nous aimons tout autant une femme qui écrit, qu'une femme qui joue du piano et étudie toute la journée des variations plus ou moins impossibles d'Herzogen ou de Kalkbrenner. Il est aussi joli de voir une blanche main courir sur le papier satiné que de la voir se retourner les ongles sur un clavier noir et blanc.

THÉOPHILE GAUTIER.

A LA CUISINE

Herbes salées.—On épluche et lave le persil, le cerfeuil, les cives et autres herbes ; on met dans une tinette un rang de sel et d'herbes jusqu'à ce que le vaisseau soit plein. On sale de même les fèves vertes et les cornichons.

Sucre à la crème.—Faites bouillir deux tasses de sucre dans un peu d'eau ; lorsqu'il est en tire on met une tasse de crème douce. Laissez bouillir jusqu'à ce qu'il soit cuit, ce qui se reconnaît facilement en le mettant dans l'eau froide. Retirez-le du feu, en brassant, jusqu'à ce qu'il soit en grains.

Pour conserver le beurre en été.—Le beurre, en été, fait, non sans raison, les désespoirs des ménagères. Comment le conserver frais, comment l'empêcher de se liquéfier ? Prenez un simple pot de fleur vide. Enveloppez-le d'une flanelle mouillée. Mettez votre beurre dans une assiette avec un peu d'eau ; puis coiffez-le du pot. L'évaporation de l'eau crée à l'intérieur une température assez basse pour que le beurre se maintienne dans les conditions où il se trouve en hiver.

Pain de foies de volailles.—Prenez deux foies de poulets et hachez très fin ; ajoutez sel, poivre, fines herbes, quatre jaunes d'œufs et un bon morceau de mie de pain trempé dans du lait, mélangez bien le tout ensemble. Battez en neige les quatre blancs d'œufs et versez le précédent mélange dans les blancs d'œufs battus (et non ceux-ci dans le mélange). Beurrez fortement un moule ; versez-y la pâte, faites cuire à feu doux pendant une demi-heure, retournez le moule sur un plat, et versez autour du pain de foies une bonne sauce aux tomates ou piquante.

On peut substituer aux foies, du rognon de veau rôti.

CARNET DE LA MÉNAGÈRE CANADIENNE

—Frottez bien votre poêle après chaque repas.

—On peut abaisser la température d'un fourneau au moyen d'eau froide.

—Pour nettoyer des nattes ou chapeaux en paille, lavez-les avec un linge trempé dans du sel et de l'eau claire ; asséchez-les tout de suite très bien. Cela les empêche de jaunir.

—Pour polir les ferblancs, frottez-les en premier lieu avec un linge humide ; ensuite prenez de la farine sèche et frottez-la dessus avec vos mains, prenez alors du vieux papier à gazette et frottez en faisant partir la farine, et vos ferblancs luiront très bien.

—Pour enlever les taches d'encre prenez de bon lait naturel qui n'ait pas bouilli. Trempez-y la partie de votre étoffe qui aura été tachée, et frottez-la avec le bout des doigts en la maintenant dans le lait. Si, après avoir ainsi frotté pendant un bon moment, il arrive que des taches faites d'ancienne date n'aient pas disparu, rincez soigneusement pour enlever tout le lait. Mettez ensuite sur la tache du sel d'oseille réduit en poudre et faites-le fondre avec de la salive ; puis, aussitôt après, vous rincez de nouveau à l'eau fraîche.

ANALYSES GRAPHOLOGIQUES

La graphologie n'est rien moins que la photographie de l'âme.

Envoyez une page au moins de l'écriture naturelle de la personne dont on veut connaître le caractère, avec sa signature, c'est-à-dire que cette écriture soit prise dans une lettre que la personne a tracée, sans pouvoir se douter que cette lettre est destinée à une analyse ; il faudrait également que l'écriture ne soit pas une dictée, car dans ce cas la personne en écrivant change sans s'en apercevoir le caractère intime de son écriture.

Joignez à l'envoi cinq cents en timbres-poste, et l'analyse paraîtra suivant l'ordre de sa réception dans un prochain numéro du journal.

Adressez toutes communications concernant ce sujet comme suit : Graphologie, LE MONDE ILLUSTRÉ, 42, Place Jacques-Cartier, Montréal.

Si l'on désire une réponse détaillée par lettre particulière, adresser la somme de 30 cents en mandat ou bon de poste.

RÉPONSES AUX CORRESPONDANTS

Nouvelle Lorette.—Sens de protection pour le faible ; déférence aux humbles ; gêne ; crainte de se produire ; orgueil supériorité ; raideur et sécheresse ; vivacité violente, passionné ; tous vos actes sont faits avec passion ; opiniâtreté ; amour de la clarté ; aime à être compris ; prudence ; diplomatie ; réalisateur ; économie imposée ; distraction ; ruses ; retenue de la pensée ; peu soigneux et peu particulier ; manque de courage d'abord mais, par un effort de volonté, se relève et lutte de nouveau ; rudesse ; caractère peu stable.

Laurier rose.—Grande vivacité ; esprit dominateur, mais plus dans l'idée que dans les actes ; désir d'être remarqué et de produire de l'effet ; désir d'attirer à soi ; habileté à jeter le filet ; ouverture d'âme ; aucune retenue de la pensée ; défiance ; ordre ; franchise ; forte imagination qui cause confusion d'idées ; cependant jugement sain ; douceur ; cœur sensible et aimant ; faiblesse de volonté ; économie ; logicien.

Moine de Biron.—Équité ; impartialité ; fermeté ; agressivité ; sécheresse orgueil de supériorité, soit social ou intellectuel ; contentement de vous-même ; vous vous présentez hardiment ; grande vivacité ; nature ne lâchant pas prise ou ténacité ; caractère peu changeant ; esprit de lutte ; ardeur ; décision vite prise ; sensualité ; volonté ferme ; jugement sain ; vue nette des choses ; sensibilité, mais peu de douceur ; ordre ; goûts artistiques ; dévouement ; logicien réalisateur ; la tête gouverne le cœur ; empire sur la passion.

Germaine.—Sentiments du beau ; orgueil de votre personne ; matérialisme très forte économie, pour ne pas me servir du mot avarice ; nature convergente et personnelle ; timidité ; gêne ; caractère peu changeant ; nature passionnée ; grande tendance à la jalousie ; gourmandise ; soin des détails ; confusion d'idées ; défiance ; crainte de l'opinion publique ; voit toutes les choses en noir ; manque de confiance en vous ; tristesse ; retenue de la pensée ; indécision ; aucune prétention ; simplicité ; dédain des cérémonies.

Une amie des yeux noirs.—Angulosité



HENRI ROCHEFORT écrit :

Votre précieux "Vin Mariani" a complètement réformé ma constitution ; vous devriez certainement en offrir au gouvernement français.

HENRI ROCHEFORT.

Aucune chose n'a été louée plus hautement et plus justement que le

VIN MARIANI

le fameux tonique français pour le Corps, les Nerfs et le Cerveau, pour les hommes surmenés, les femmes délicates, les enfants malades.

Le VIN MARIANI est recommandé par les Facultés Médicales de l'univers. Il est spécialement recommandé pour les Maladies Nerveuses, les Maladies de la Gorge et des Poumons, la Dyspepsie, la Consommation, la Débilité Générale, la Malaria, l'Épuisement et la Grippe.

VENDU PAR TOUS LES PHARMACIENS.

Refusez les substitutions.

LE VIN MARIANI DONNE LA VIGUEUR.

SEULS AGENTS POUR LE CANADA.

LAWRENCE A. WILSON & CIE.,
87, RUE ST-JACQUES, MONTREAL.



A L'ENFANT MALADE

Si votre enfant est nerveux, s'il fait ses dents, s'il manque de sommeil, s'il a la diarrhée—donnez-lui "DORMOL"—ce calmant merveilleux des enfants ! "DORMOL" pour l'enfant, c'est la vie, la santé et le calme. PRIX : 25c.

IL FAUT DORMOL !!!

du caractère ; dureté ; caractère difficile ; simplicité ; absence de toute prétention ; disposée à protéger le faible ; prodigalité ; nature peu spiritualiste ; esprit régulier et équilibré ; franchise ; nature peu mobile, suivant toujours la même direction ; nature délicate ; gêne craignant de se produire ; logicienne ; manque de confiance en vous-même ; imagination trop mouvementée ; exaltation de la tête qui nuit à la limpidité du jugement ; esprit attentif ; soin des détails ; humilité et soumission ; le cœur est doux et sensible, mais c'est la tête qui est rude et dure ; sensibilité dominée. Vous résistez aux entraînements du cœur.

L'immortelle.—Recherche des honneurs ; goûts de vie élevée, aristocratique ; tout à fait décidée à ne rien faire pour le bonheur d'autrui. Tout ce que vous faites n'est que pour votre propre satisfaction ; susceptibilité ; jalousie ; timidité ou nervosité extrême ; irritabilité ; gourmandise ; politesse ; forte imagination, mais sans désordre ; économie ; baromètre à sensation toujours le même ; très peu communicative ; un peu d'originalité ; esprit sobre, réservé ; aptitude mathématique ; volonté ferme ; la douceur est une chose secondaire chez vous ; jugement sain ; vue nette des choses ; manque d'ordre ; vivacité ; irreflexion ; imprudence ; vous voyez toutes choses en rose et vous avez trop de confiance au monde ; franchise.

Catherine.—Peu attachée aux plaisirs terrestres ; timidité ; nature convergente, vous attirez tout à vous et ne voulez rien partager ; orgueil de comparaison, de supériorité ; vous vous croyez de beaucoup supérieure aux autres (à cause sans doute de vos aptitudes culinaires). Équité ; fermeté ; agressivité ; sécheresse ; exaltation ; confusions d'idées ; esprit rétrograde ; vivacité qui va des fois jusqu'à l'emportement ; ruse ; vous cachez votre pensée ; caractère froid, peu sympathique ; ténacité ; extravagance ; originalité ; esprit dominateur ; irreflexion ; manque de prudence.

Petit F.—Gaucherie ; manque de goût ; sensibilité extrême ; forte imagination sans nuire cependant à la clarté d'esprit ; amour passionné ; susceptibilité, minutie ; franchise ; banalité ; crainte des dépenses ; esprit de soumission ; nature serviable ; rien de relevé ; aucune noblesse d'âme ; orgueil ; ambition ; volonté faible ; incapable de se donner aucune direction ; prudence.

AUX ESTOMACS FAIBLES

Aux débilites, aux convalescents, aux dyspeptiques, nous ne demandons qu'une chose : qu'ils consultent les médecins ou pharmaciens de leur localité sur l'opportunité de faire l'essai du Vin des Carmes. Ils n'ont qu'à en exprimer le désir. Le Vin des Carmes fera le reste, et les malades en éprouveront un si grand bien qu'ils nous remercieront du conseil que nous leur donnons.



Cook's Cotton Root Compound

Est employé avec succès tous les mois par au-delà de 10,000 femmes. Sur, officinif. Mesdames, demandez à votre pharmacien le Cook's Cotton Root Compound. Ne prenez pas d'autres, car tous les mélanges, pâtes et imitations sont dangereux. PRIX, No. 1, \$1.00 la boîte ; No. 2, 10 degrés plus fort, \$3.00 la boîte. No. 1 ou 2 envoyés sur réception du prix et de deux timbres de 3c. The Cook Company, Windsor, Ont.

Nos 1 et 2 sont vendus et recommandés par tous les pharmaciens responsables au Canada.

B. E. McGale, 2123 Notre-Dame Street, Montréal

Canadienne-française.—Désir de plaire ; désirs de jeunes filles ; crainte de se produire ; orgueil de comparaison ; nature aimante et caressante ; défiance ; économie de petits riens ; caractère très peu changeant ; originalité ; élégance ; très forte imagination, causant confusion d'idées ; légèreté d'esprit ; aime à plaisanter ; obstination ; nature serviable ; crainte de l'opinion publique ; ordre ; sensibilité ; susceptibilité ; ambition ; franchise ; partialité ; disposition à l'égoïsme ; douceur ; vous dites votre manière de penser d'une manière trop franche.

Les lettres d'affaires sont les meilleures pour l'analyse graphologique.

Marie Lys.—Timidité ; ambition ; nature convergente ; retenue de la pensée ; jalousie ; crainte de dépense ; caractère fort inégal ; rudesse ; agressivité ; culture de la pensée ; ordre ; susceptibilité, capable d'aimer ou de haïr avec passion ; sensualité ; indécision ; jugement sain, imagination pondérée ; vivacité ; simplicité ; manque de calme ; et de régularité ; caractère complexe ; cerveau plus assimilateur que créateur.

Moïse.—Ecriture très remarquable en ce qu'elle indique : grande diplomatie ; ruses extrêmes ; dissimulation ; don de découvrir la pensée des autres ; tout en cachant la vôtre ; orgueil de supériorité très prononcé ; vous vous croyez de beaucoup supérieur aux autres, soit par position ou capacité, grande ambition ; vie matérielle ; gourmandise ; nature passionnée ; simplicité ; absence de force et de noblesse d'âme ; tenacité ; volonté forte ; n'aime aucunement à imposer son idée ; dédain de toutes prétentions mondaines ; déférence aux humbles ; aime à protéger le faible ; crainte des dépenses ; ordre ; douceur ; disposition à bien accueillir tout le monde ; crainte de déplaire ; esprit prompt, saisissant vite la position des choses. Malgré toute la diplomatie et la ruse il reste encore de la franchise ; forte imagination ; homme pratique ; nature dévouée ; cœur aimant et sensible ; sympathisant avec le malheur d'autrui.

D'Artaqnan.—Prétention ; contentement de votre personne ; contenance hautaine ; vous ne manquez cependant pas d'élégance ; amour du confortable ; timidité ; irréflexion ; gourmandise ; sensualité ; nature passionnée ; franchise ; mais très réservé dans votre langage, très peu communicatif ; caractère suivant toujours la même direction ; douceur ; logicien ; imagination sans nul désordre ; jugement clair et précis ; manque d'ordre ; vous n'aimez pas à imposer votre idée ; développement régulier de la volonté sans excès ; amour de la clarté ; tient à être compris.

Fauvette Rose.—Il y a quelque chose d'anormal dans les deux spécimens d'écriture que vous m'avez soumis ; ou bien le premier est un brouillon, ou bien il date de quelques années, ou encore il y a eu erreur, vu que la feuille n'était pas signée. Si j'avais écouté la graphologie qui me conseille de ne travailler que sur une écriture naturelle et courante avec signature, vous n'auriez pas eu le trouble d'écrire une seconde fois. Élévation de caractère ; amour des grandeurs ; aucune prétention, mais orgueil de vous-même ; très forte imagination ; sentiment de

Mme Noel Charrette

SOUFFRANT DE PUIS LONGTEMPS

Dit que les Pilules Rouges ne l'ont pas seulement soulagée, mais guérie pour toujours

Messieurs les Médecins Spécialistes de la
CIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE,
No 274 rue Saint-Denis, Montréal.

“ Messieurs,

“ Le retard que j'ai apporté à répondre à votre lettre n'a pas été causé par la négligence, mais je voulais me convaincre par moi-même, avant de vous faire publier mon témoignage, si la guérison apportée à mes maux par les Pilules Rouges, devait durer, et je suis heureuse de pouvoir vous dire qu'en effet, il y a

Ce témoignage de Mme Charrette est une preuve évidente que les Pilules Rouges guérissent les femmes souffrantes et ne font pas que les soulager comme tant d'autres médecines. Il y a deux ans que Mme Charrette n'a pas pris de Pilules Rouges, et cependant, elle est encore en parfaite santé, car l'effet de ces Pilules est constant et durable.

Les vraies PILULES ROUGES se vendent toujours en boîtes contenant cinquante pilules et ne se vendent jamais au cent ni à 25 cts la boîte ; elles ne sont non plus jamais vendues de porte en porte par les colporteurs. Si votre marchand ne les tient pas, elles vous seront expédiées sur réception du prix : 50 cts la boîte ou six boîtes pour \$2.50. Exigez toujours sur chaque boîte le nom de la

COMPAGNIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE



MME NOEL CHARRETTE

deux ans que j'ai cessé de prendre vos Pilules, et que je suis parfaitement bien. “ Elles m'ont guérie d'une maladie dont je souffrais depuis longtemps et qui me causait toutes sortes de troubles. C'était le Beau Mal. Merci beaucoup des bons conseils que vous m'avez donnés.

MME NOEL
CHARRETTE,
Annonciation, P.Q.

l'art et du beau ; goûts naturels ; très peu disposée à se sacrifier pour autrui ; vivacité ; énergie ; tient à être écoutée ; ténacité ; souplesse d'idées ; amour du confortable sans prodigalité ; (la prodigalité et l'avarice sont jugées par les autres suivant leur état) ; ambition ; franchise, mais il y a ruses acquises par l'expérience ; sens esthétique ; esprit gracieux ; douceur ; idées confuses ; sensualité ; timidité ; mais esprit de lutte ; irréflexion ; spontanéité ; légèreté d'esprit ; volonté forte ; esprit dominateur ; caractère irrégulier ; nature aimante et caressante.

Aristide Bergerat.—Première fois que j'ai l'occasion de rencontrer le signe qui indique : fidélité à la parole donnée, qui tient aux amitiés d'enfance ; je serais très heureux monsieur si vous me disiez sincèrement si cela est vrai, car ce signe est nouvellement trouvé. Esprit de lutte ; décisions vite prises ; sentiment de l'art ; volonté forte ; douceur ; exaltation ; plutôt penseur que réalisateur ; idéaliste ; orgueil de vous-même ; sens de protection ; déférence aux faibles ; caractère inégal ; aime à imposer sa volonté ; finesse de l'esprit ; esprit délié ; saisissant bien les nuances ; observateur ; minutieux ; rancunier ; promptitude ; qui va jusqu'à l'emportement ; sensibilité ; attractivité ; affabilité ; franchise ; partialité ; sensualisme.

(Voir page 286)

TEMPÉRATURE CHANGEANTE

Les personnes délicates sont particulièrement exposées aux effets des variations de température. Un peu de *Baume Rhumal* les empêchera de tousser.

GUÉRIT LE RHUME EN UN JOUR

Prenez les LAXATIVE BROMO QUININE TABLETS. Tout pharmacien vous enverra votre argent si elles ne guérissent pas. 25 cts. La signature E. W. Grove's, sur chaque boîte.

Dr J. G. A. Gendreau

CHIRURGIEN-DENTISTE

20 RUE ST-LAURENT, MONTRÉAL.

Heures de consultations : de 9 a.m. à 6 p.m.

Tel. Bell : Main 2818.

TIMBRES ! TIMBRES !

2,000,000 TIMBRES A VENDRE

Chance Exceptionnelle

Timbres pour collectionneurs. Timbres pour tapisseries et Timbres pour les missions. Pas un seul du Canada ni des Etats-Unis. 1,000 pour 30 cents. Expédiés franco sur réception du montant en timbres ou en argent. Ecrire : J. DEGUIRE, 75, rue St-Jacques, Montréal.

Un PRÊTRE

de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR
ANÉMIE - DÉBILITÉ GÉNÉRALE
DYSPEPSIE - MANQUE D'APPÉTIT
FIEVRES - ÉPUISEMENT... avec les
PILULES AN-ONIO
toniques, dépuratives, reconstituantes. 2 fr.
Ph^o MALAVANT, 19, r. des Deux-Ponts, PARIS
Dépositaire à Montréal : ARTHUR DÉCART.



GRATIS Cette magnifique bague ornée d'opales dans une belle boîte doublée de peluche aux personnes qui vendront une douzaine d'élegants paquets de parfums à la Rose à la Violettes et à l'Heliotrope à 10c. chacun. Cette bague est faite d'un merveilleux métal, Goldalloy, qui ressemble à l'or pur et qui ne change jamais. Elle est ornée de splendides opales. Envoyez-nous cette annonce avec votre adresse et nous vous expédierons le parfum par la poste. Quand vous l'aurez reçu envoyez nous l'argent et nous vous ferons parvenir la bague et la boîte. HOME SPECIALTY COMPANY, Boite LM Toronto.

CHAUSSURES D'ECOLIER.



Nous sommes prêts, consentants et capables de répondre à la demande de chaussures et de souliers pour les enfants d'école. Les derniers styles, la meilleure durée, les plus bas prix. Venez et voyez nos marchandises avant de faire un choix.

RONAYNE BROS.,

2027, Rue Notre-Dame, Coin Square Chaboillez

POURQUOI DIFFERER ?

LA VENTE DE TERRAINS A

VIAUVILLE

Est énorme. Les acheteurs refusent des avances sur les lots choisis s'ils voulaient revendre aussitôt. NE TARDEZ PAS. Les meilleurs lots se prennent les premiers. Venez nous consulter, voir les plans, examiner le terrain, en apprécier les beautés et le bon site—les plaisirs de la campagne se joignent aux commodités d'une ville. La SUCCESSION VIAU offre de fournir soit les fonds ou les matériaux pour bâtir à ceux qui achètent des terrains à Viauville. Jamais offre semblable n'a été faite à Montréal. Profitez de cette chance unique ; car le nombre des lots est limité.

Pour informations, s'adresser à

ED. GOHIER,

Représentant pour la vente des Terrains, sur les Terrains à Viauville, ou à la

Chambre 502, Edifice New York Life.

Alfred.—Absence de préjugé et de prétention ; simplicité ; orgueil de supériorité ; grande confiance en vous ; esprit de lutte ; décisions vite prises ; nature passionnée ; gourmandise ; logicien réalisateur ; nature dévouée ; sensualité ; matérialisme ; crainte de dépense ; goûts simples ; absence de faste ; ouverture d'âme ; franchise ; jugement sain ; ordre ; précision ; esprit de soumission aucune vivacité ; développement de la volonté sans excès ; tenacité ; la tête gouverne le cœur ; gratitude.

Moineau M. P.—Vulgarité ; grossièreté ; sensualité ; caractère bizarre ; intraitabilité ; confusion d'idées ; originalité ; ruses ; hypocrisie ; caractère changeant ; agressif ; brouillon ; aucune prétention ; ni orgueil ; désordre ; irréflection ; obstination ; exaltation ; vivacité qui va jusqu'à l'emportement.

R. fin de siècle.—Orgueil de vous même ; nature convergente ; imagination sobre ; apparence de générosité ; gaspillage d'un côté et pingrerie de l'autre ; timidité ; franchise ; caractère changeant ; douceur ; jugement sain ; logicien ; très impressionables ; mélancolie ; manque de volonté ; défiance de vous-même ; hésitation ; vous craignez l'insuccès ; ordre jusqu'à la minutie ; vivacité ; aime à dominer, mais seulement en idée ; sensibilité ; amour, mais peu attaché ; vous êtes incapable de vous donner aucune direction.

Agaçante.—Vie matérielle ; vous êtes très attachée aux plaisirs de la table ; vous aimez beaucoup les petits pâtés (les gros aussi) ; timidité ; écriture remarquable ; en ce qu'on n'y voit aucun signe de prétention et d'orgueil ; franchise ; probité ; esprit pondéré ; jugement ; beaucoup d'ordre ; aucune vivacité ; développement de la volonté sans excès ; manque de prudence ; logicienne ; simplicité ; aversion de l'étiquette ; petite économie ; sensibilité.

Grenadier d'honneur.—Imagination trop mouvementée qui nuit à la clarté du jugement ; orgueil de comparaison ; originalité ; sens de protection ; déférence aux humbles ; sensualité ; caractère irrégulier ; tenacité ; douceur ; franchise ; esprit rapide ; irréflecti ; penchant à la dépense ; vous ne tenez pas à l'argent ; sensibilité ; obstination ; jugement qui résiste aux éclats de l'exaltation.

Rolland.—Impossible de donner une réponse juste et satisfaisante avec un brouillon de lettre, ensuite avec ces sortes d'écritures, il faut la signature. Veuillez envoyer un autre spécimen avec signature, servez-vous du même pseudonyme, s.v.p.

(Voir page 287)

RIEN A NEGLIGER

Souvent les maladies les plus graves résultent de petites affections négligées. Le rhume le plus endurci doit être soigné par le *Buume Rhumal*.



Phosphatine de Wood.

Le Grand Remède Anglais

Vendu et recommandé par tous les Pharmaciens au Canada. Seul remède sûr connu. Six paquets guérissent sûrement toutes formes de faiblesse sexuelle, tous effets d'abus ou d'excès, dépression mentale, abus du tabac, de l'opium ou des stimulants. Envoyé sur réception du prix, un paquet, \$1.00, six, \$5.00. Un vous plaira, six guériront. Pamphlets gratuits à n'importe quelle adresse.

The Wood Company, Windsor, Ont.

B. E. M. Gale, 2128 Notre-Dame Street, Montréal

Que Buvez-Vous Durant les Temps Chauds?

Quand vous avez chaud, que vous êtes fatigué et altéré, les Spiritueux aggravent votre condition et les breuvages glacés ne vous donnent qu'un soulagement temporaire. Une cuillerée de

Abbey's Effervescent Salt,

dans un verre d'eau fraîche ordinaire est le breuvage le plus rafraîchissant et réconfortant que vous puissiez obtenir. Non seulement il étanche la soif, mais il diminue la température du sang. Il est meilleur et coûte moins cher que n'importe quelle eau minérale ou soi-disant breuvage d'été.

Un pamphlet expliquant les nombreux usages pour lesquels cette préparation sans égale peut servir sera expédié franco par la poste aux personnes qui en feront la demande à The Abbey Effervescent Salt Company, Limited, Montréal. En vente chez tous les pharmaciens à 25c et 60c la bouteille.

MUSIQUE A 10 Cents

3 pour 25 cents,
15 pour \$1.00,
40 pour \$2.00.

- Blossom Valse.
- The Phonographe Marche.
- Up the Street Marche.
- McAlheeny's Cake Walk.
- Oriental Valse.
- Northern Pearl.
- American up to date.
- Patrol Comique.
- Rambling Gavotte.
- The Ball Player Marche.
- Pichaninny Shuffle.
- L'Élegant Gavotte.
- Globe and Eagle Marche.
- Esprit du Corps, Marche.
- Eleven O'clock "Toast" Marche.
- La Tosca Valse.
- Minne-ha-ha Polka.
- Liberty Bell, Marche.
- Manhattan Beach.
- Angel of Night, Valse.
- Silvery Echoes Reverie.
- Come Along, Polka.
- March of the Grenadiers.
- The Oxford Minuet.
- The Derby two Steps.
- The Beautiful Princess Gavotte.
- The Beau Ideal Marche.
- Bridal Cake Walk.
- Thelma Gavotte.
- The Favorite Marche (two steps).
- The Belle of Chicago, Marche.
- Bariton Gavotte.
- Sweet Memory.
- Marche G. A. R. in Dixie, two steps.
- The twentieth Century Woman, two steps.
- Girlish Beauty Gavotte.
- Krinolin two steps.
- American Line Marche.
- Glatiator Marche.
- Nordica Valse.

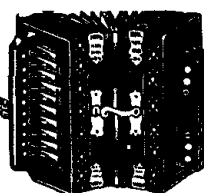
Adresses vos commandes directement à

ALBERT TURCOTTE,

Editeur de Musique

445—Rue Rachel—445

MONTREAL, QUE.



GRATIS Nous donnons à nos clients magnifiques récompenses aux personnes qui vont acheter seulement 2 douzaines d'épingles ornées de pierres à 15c. chacune. C'est une beauté. Il a 10 clefs, 21 eux, 2 sets d'anneaux, calice en étain, action à jour et double soufflet avec protecteurs et agrafes. Nous n'exigeons pas d'argent d'avance. Envoyez-nous le nom et votre adresse, et nous vous enverrons les articles vendus, envoyez-nous l'argent et nous vous ferons parvenir ces magnifiques articles, tous frais payés. GEM PIN COMPANY, Boite LM Toronto, Canada.

Protegez votre Corps

Avec la célèbre

Toile de l'abbé Kneipp

Employée en Sous-Vêtements :

- Elle est préférable à la laine.
- Elle prévient les refroidissements.
- Absolument hygiénique.
- Recommandée par la Faculté.

Les Sous-Vêtements en Toile Kneipp sont propres et durent des années. Sont très économiques !

Grande Vente Speciale

...A l'occasion de...

L'ouverture des Classes

Pour Enfants des deux sexes !

Drapes et serges à costumes pour les garçons — Un grand choix de Sous-Vêtements, Bas et Articles de Toilette.

Jolies Etoffes pour Jeunes Filles

Lingerie fine et variée. Ravissants Articles de Toilette. Aussi :— Couvertures, Couvrepieds, Essuimains, etc., etc.

Bas Prix Exceptionnels.

ARCAND FRERES, Coin St-Laurent et Lagauchetière, Montréal

A ce temps-ci :

Nous vendons toujours nos meubles **non assortis** avec un **très fort escompte**. Si vous prenez maison cet automne vous épargnerez beaucoup en venant voir ces lignes de marchandises. Nous emmagasinons et assurons **GRATIS** les marchandises que vous achetez jusqu'au besoin.

RENAUD, KING & PATTERSON,

652, Rue Craig

2442, Rue Ste-Catherine

Religieuse.—Goûts de l'art ; gracieuse ; originalité ; douceur ; gourmandise ; matérialisme ; tenacité douce ; sensibilité ; imagination mouvementée ; idées confuses ; amour de la possession, de l'accaparement ; extravagance ; orgueil de comparaison ; irréflexion ; primesautier, mais vous voyez le danger et vous essayez de vous en corriger ; vivacité ; aime à dominer, mais plus en pensée qu'en action ; enthousiasme ; manque de sang-froid ; sympathique ; communicative ; clémence ; gratitude.

Gai Pinçon.—Si c'est là votre écriture intime et naturelle et que votre signature soit semblable ; vous avez alors l'écriture (comme j'ai dit précédemment) de ceux qui répudient leur passé, de parvenus ou l'écriture des faux ; je ne vois aussi aucune trace d'amour et de sensibilité ; conséquent, cœur froid et sec ; il y a cependant beaucoup de douceur ; nature convergente ; esprit sobre et contenu ; aptitude artistique ; simplicité ; dédain de toutes cérémonies ; esprit rétrograde ; volonté forte ; sensualité ; attache aux jouissances de ce monde ; économie, mais amour du confortable ; esprit régulier et calme ; jugement sain, vue nette des choses ; esprit gracieux ; ordre ; précision ; soin des détails ; vivacité qui va jusqu'à l'emportement ; caractère impétueux ; nature d'ardeur et d'entrain ; diplomatie qui réussit par des procédés de franchise ; le cœur ne cède jamais avant que la tête ait consenti ; bon coup d'œil et pénétration.

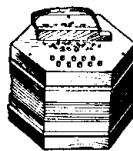
Amand.—Nature sensuelle et passionnée ; enthousiasme ; entêtement ; très peu de douceur ; économie ; défiance ; vous voyez toujours le mauvais côté des choses ; esprit rétrograde ; nature expansive, communicative, mais seulement quand cela sert vos plans, car vous êtes diplomate ; esprit souple ; délié ; pouvant se plier au travail lent ; prudent dans les négociations, avançant ou reculant à propos ; vous êtes aussi rusé, mais je vous crois honnête, car il y a encore beaucoup de franchise ; vivacité ; extravagance ; égoïsme ; jugement sain et fort qui résiste aux écarts de l'exaltation ; manque de goût ; sans gêne ; homme pratique ; connaissant la valeur du temps ; logicien ; réalisateur.

Lekno.—Vivacité ; rigidité ; raideur ; obstination ; sensualité ; nature convergente ; personnalité ; tristesse ; imagination pondérée ; discrétion ; extravagance ; originalité ; caractère inégal ; grande économie ; retenue de la pensée ; réserve.

P. O. N...

UN FAVORI

Le Baume Rhumal est le remède favori des mères de famille.



GAGNEZ Ce concertina d'un son doux, fini acajou pourvu de vingt-clefs et de soufflets de fantaisie, en venant seulement que vingt maigres épingle de fantaisie à 15 cents chacun. Ecrivez-nous, et nous vous enverrons les épingle par la poste, lorsque vous les aurez vendues, envoyez-nous l'argent et nous vous enverrons votre concertina, tous frais payés. GEM PEN CO., Boite 127 Toronto, Can.

A L'OCCASION

DE

L'Ouverture des Classes

ON FAIT DE GRANDS PREPARATIFS

“ **Au Louvre** ”

Pour Habiller convenablement les Ecoliers et les Ecolières

Pour Garçons

Sous-Vêtements, Bas, Mouchoirs, Chemises, Bretelles, etc. Serge et Drap pour Costumes. Un assortiment complet dans toutes ces marchandises.

Pour Jeunes Filles

Cachemire, Serge, Mérino Noirs, valeurs toutes spéciales pour Costumes de pensionnaires. Bas Corsets, Gants, Mouchoirs, Parapluies, Net pour Voile, etc. Venez nous voir avant de faire l'achat de ces Trousseaux.

Tous les jours nous recevons des Hautes Nouveautés, Importations d'Automne. Jamais Le Louvre n'a été aussi bien préparé pour le commerce.

Le succès que nous avons eu durant la saison qui finit, fait bien présager pour la saison qui commence. Avant de finir la saison, nous offrons à Grande Réduction ce qui nous reste en Blouses et Jupes, aussi un lot de Robes d'Enfants de 3 à 12 ans. Ces Robes sont très jolies et elles valent la peine d'être vues.

Pour des Trousseaux de Pensionnaires.
Pour des Nouvelles Importations.
Pour des Marchandises d'Été à Grande Réduction.

“ **Au Louvre,** ” 295 rue St-Laurent
N. TOUSIGNANT

Propriétaire.

Une simple application de
COMME Du Dr. Adam
GUERIT LE MAL DE DENTS

Prix : 10 Cents. En vente dans toutes les Pharmacies

.. TEL. BELL 1387 ..

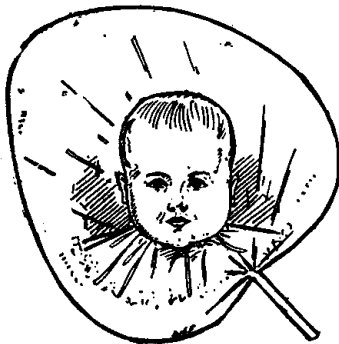
Royal Silver Plate Co.

PLAQUEURS EN OR
ET EN ARGENT...

Vieilles Argenteries Réparées et Replaquées.

PRIX MODÉRÉS.

40, COTE ST-LAMBERT, Montréal.



Pas de dérangement
d'Estomac ou d'Intestins
pour les enfants

élevés et nourris à

LA PEPTONINE

Aliment pur, spécialement adapté
aux besoins des jeunes enfants.

Facilite la Dentition,
Favorise la Croissance

En vente dans les Pharmacies et
Epiceries : 25c la grande boîte.

Gros : F. Coursol, 382 Avenue de l'Hôtel-de-Ville, Montréal.

ON DEMANDE A PLACER.....

\$1,500 à 5 1/2 % et \$800 à 6 %

Sur première hypothèque.

JEAN CHS. BRAZIER, ... 97, St-Jacques

Téléphone Bell, Main 2784.

JOURNAL DE LA JEUNESSE, Recueil hebdomadaire illustré pour les enfants de 10 à 15 ans. Le numéro : quarante centimes. Abonnements : Union postale un an 22 fr., six mois 11 fr. Un numéro spécimen sera envoyé à toute personne qui le demandera par lettre affranchie. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Librairie Hachette & Cie, boulevard Saint-Germain, 79 Paris.

**VOUS ETES CREVÉ,
VOUS SOUFFREZ,**

La COMPAGNIE de MONTREAL, pour la Guérison des Ruptures, vous guérira permanemment.

" M. J.-B. Audet, âgé de 64 ans, sacrifié à Laprairie, souffrait d'une hernie double depuis 10 ans, la Cie l'a complètement guéri."

Entrevues personnelles et informations données par Correspondances.

**129a, RUE RACHEL
MONTREAL.**

Prenez les tramways de la rue Amherst.

Pas un sou exigé avant votre complète guérison.

Les personnes résidant en dehors de la ville et ne pouvant se faire traiter à Montréal, peuvent suivre le traitement à domicile. Veuillez correspondre pour renseignements complets.

Toute correspondance strictement privée.

..HOTEL BELLEVUE..

VARENNES

Le plus beau site des environs de Montréal. Communications faciles par bateaux et chemin de fer de la Rive Sud. Ameublement neuf. Cuisine de première classe. Le confort du chez soi. Pensionnaires à la semaine ou au mois. Prix modérés. Commodément situé, sur le bord du fleuve, l'Hôtel Bellevue est certainement l'endroit qui convient pour passer la saison des chaleurs. Pêche, canotage, etc. Pour plus d'informations, s'adresser :

**DAME VE TÉTRAULT
PROPRIÉTAIRE.**

HOTEL ST. JAMES

THEO. LANCTOT, Prop.

VIS-A-VIS LE G.T.R. ET PRES DU C.P.R. Hôtel de premier ordre et entièrement aménagé à neuf. Confort parfait et prix populaires.

Heures de bureau 9 h. a. m. à 6 h. : p. m. Tel. Bell Main 3391

VICTOR ROY

ARCHITECTE & EVALUATEUR

Membre A. A. P. Q.

**No. 146 Rue Saint-Jacques
MONTREAL.**

ON DEMANDE à placer \$34,000 par Petit Montant à taux bas.

JEAN-CH. BRAZIER.

B-11 Tel. M. 2784. 97, ST-JACQUES.

BREVETS D'INVENTION

CANADA ET ETRANGER

BEAUDRY & BROWN

INGENIEURS CIVILS ET ARPENTEURS
107 RUE ST. JACQUES, MONTREAL

Un Bienfait pour le Beau Sexe

Aux Etats-Unis, G. P. Demartigny, Manchester, N.H.



Poitrine parfaite par les Poudres Orientales. Les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix : Une botte avec notice, \$1.00 ; Six boîtes, \$5.00.

Dépôt général pour la puissance

L. A. BERNARD,

1882 Rue Ste-Catherine, Montréal.

**Pour le Traitement et la Guérison de
L'OBESITÉ**



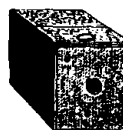
DEPOSITAIRE POUR LE CANADA :
PHARMACIE LACHANCE
1594, RUE STE-CATHERINE, Montréal.
PRIX, \$1 25 LA BOITE
(Expédié franco par la malle sur réception du montant.)

4402

ANXIÉTÉ



Mme de Smart. — As-tu bien diné, mon ami ?
M. de Smart. — Je ne sais pas encore, j'attends l'addition.



CAMERA GRATIS

Complet avec accessoires et instructions. Prend un portrait de 2x2 pouces et n'importe que petit garçon intelligent peut apprendre comment le faire fonctionner, et quelques heures. Le tout comprend 1 camera Yale, une boîte de plaques seches, 1 paquet de "hypos" argenté, 1 paquet de papier rubis, 1 paquet de "developper", 1 set de directions, 1 paquet de papier en verre à imprimer, 1 plateau à développer, 15 plumes en verre à 10c. chacune. Elles ont au delà de 5 pouces de longueur, et sont faites entièrement en verre de couleur, et chacune est soigneusement empaquetée dans un étui de bois. Envoyez cette annonce avec votre nom et votre adresse et nous vous enverrons les plumes. Quand vous les aurez vendues envoyez-nous l'argent et nous vous ferons parvenir la camera tous frais payés. Toledo Pen Company, Boite LM Toronto



LE PASCAL

Est un appareil photographique d'un genre tout spécial, le seul qui puisse faire douze photographies en douze secondes. Il est supérieur à tous les points de vue aux autres appareils de même dimensions. Il est d'un fonctionnement très facile, et par sa simplicité, et son prix modique il est à la portée de tous les âges et de toutes les bourses.

En vente chez le dépositaire des CÉLÈBRES PLAQUES LUMIÈRES.

F. CORDON,

1835, rue Notre-Dame.

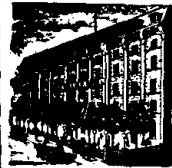
Agent général de A. Lumière & Ses Fils.

GRATIS



Nous donnons ce joli Canif à quatre lames avec manche en nacre de perle à ceux qui vendent 6 paquets de notre Poudre à Limons à 10 cents chacun. Envoyez votre adresse et nous vous expédierons la Poudre à Limons franc. Quand vous les aurez vendus, envoyez l'argent et nous vous retournerons le canif gratuitement. Adressez :

**GEM NOVELTY CO.
TORONTO, ONT.**



HOTEL RICHELIEU

Nouveau propriétaire
L. A. COTÉ

Ex-Gérant de
L'HOTEL RIENDEAU

L'Hôtel a été restauré. Il y aura une direction sans reproche. Excellente cuisine et chambres confortables. Prix populaires.

LIBRAIRIE FAUCHILLE, 1712, rue Ste-Catherine, Montréal.
Vient de recevoir de Paris les dernières nouveautés suivantes : 20 Femmes, par Lorrain, 65c ; Léa, Frédérique, Marcel Prévost, 90c ; L'Or Sanglant, La fleur de jole, Daniel Lesueur, 90c ; La femme dans la famille, baronne de Haffe, 90c ; Demi-volupté, René Maizeroy, 90c ; La courtisane de Memphis, P. Castanier, 90c ; Drame de famille, L'Ecran, P. Bourque, 90c ; Sinorix, E. Hugny, 90c ; Zoby, Henri Charville, 90c ; 40 ans de théâtre, P. Sarcey, 90c ; Toujours en main La Cité des Songes. Le Guide des Amants. Le Secrétaire des Amoureux, L'Art de tirer les cartes, La Graphologie, Piron, etc. Le salon de 1900, Les Femmes Éclatantes No 7, La Grande Vie No 10 à 20 cents le No. L'Exposition de 1900, 15 cents le No. Toute commande exécuté promptement.

EPILEPSIE ARRÊTÉE GRATUITEMENT et guérison permanente par le Dr KLINE'S GREAT NERVE RESTORER. Aucune attaque après le premier jour d'usage. Guérison sans aucun traitement médical radical dans les cas de désordres nerveux, épilepsie, spasmes, danse de St-Guy, débilité, faiblesse. TRAITÉ PAR UNE BOUTEILLE D'ESSAI à \$2.00, GRATIS, par remise de l'agence au Canada, M. J. ELMER, 1700, rue Notre-Dame, Montréal, aux malades épileptiques qui n'ont à payer que l'expres sur livraison. Consultation personnelle ou par poste. Écrire à Dr R. H. KLINE, Ltd., 931, Arch St., Philadelphie, Pa. Fondée en 1884.

TEL. BELL EST 846.

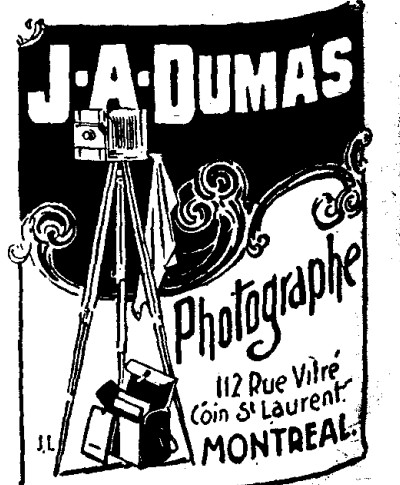
**Dr Jos. Versailles, L. D. S.
CHIRURGIEN-DENTISTE
No 393, rue Rachel
COIN ST-DENIS
MONTREAL**

Heures de consultations : 8 A. M. à 8 P. M.



GRATIS

plumes de couleur et pointe canoise. Elles sont aussi parfaites qu'une plume ne s'est jamais, écrivent une page sans que vous soyez obligé de tremper la plume une seule fois. Écrivez et nous vous enverrons les plumes par la poste. Quand vous les aurez vendues, envoyez nous l'argent et nous vous expédierons par la poste, ce précieux instrument à toute main et embouteille complètement nickelé à 10 cents de plus, 2 cents de plus, 3 octaves complètes. Envoyez-nous l'argent et nous vous enverrons le tout par la poste. TOLEDO PEN COMPANY, Boite LM Toronto, Ontario.



LES REPROUVES

PREMIERE PARTIE

Le lendemain de son arrivée était un dimanche et toute cette journée le banquier s'occupait à lire un volume manuscrit relié en maroquin qu'il retira du nécessaire à dépêches.

Il gelait très-fort dans cette journée de janvier et l'atmosphère au dehors était noire et froide. Mais la chambre dans laquelle Henri Dunbar était assis était un vrai modèle de confortable d'élégance.

Il avait approché sa chaise du feu et sur une table auprès de son coude était étalé le nécessaire à dépêches tout ouvert, un grand carafon en cristal plein de bourgogne, ainsi qu'un verre en forme de gobelet sur un plateau et une boîte de cigares.

Henri Dunbar demeura assis auprès du feu jusqu'à ce que la nuit fût arrivée, fumant, buvant et lisant le manuscrit. Il s'arrêta de temps en temps pour prendre sur son contenu des notes au crayon qu'il écrivit sur un petit agenda de poche.

A sept heures seulement au moment où le valet en livrée qui le servait vint le prévenir que son dîner était servi dans une salle à côté, M. Dunbar se leva et déposa le livre du nécessaire à dépêches.

Il posa le volume sur la table ; tandis qu'il replaçait les autres papiers dans le nécessaire, le volume s'était ouvert à la première page.

Sur cette première page était écrit de l'écriture ferme et illisible de Henri Dunbar : *Journal de ma vie dans l'Inde depuis mon arrivée en 1815 jusqu'à mon départ en 1850.*

C'était là le livre que le banquier avait étudié pendant toute cette journée d'hiver.

A midi, le lendemain, il se fit amener une voiture et conduire à la maison de banque dans Saint-Rotolph-Lane. C'était la première fois que Henri Dunbar mettait les pieds dans la maison de Saint-Botolph-Lane depuis son retour de l'Inde.

Ceux qui connaissaient l'histoire du chef actuel de la maison Dunbar, Dunbar et Balderby, n'étaient nullement étonnés de ce fait. Ils savaient qu'étant jeune homme Henri Dunbar avait contracté les goûts et les habitudes d'un aristocrate et que s'il était devenu plus tard un homme d'affaires habile et heureux ce n'était que par la suite de la force des circonstances qui l'avaient placé dans une position qu'il haïssait.

Il n'était donc pas extraordinaire qu'une fois devenu maître des fortunes réunies de son père et de son oncle, Henri Dunbar se tint à l'écart d'une maison qui lui avait toujours été odieuse.

Les affaires avaient très-bien marché sans lui pendant son séjour dans l'Inde et elles continuaient à bien aller sans lui maintenant, car sa place dans l'Inde avait été prise par un successeur très-entendu qui avait pendant vingt ans été le caissier de la maison de Calcutta.

Il se peut que le banquier gardât un fâcheux souvenir de sa dernière visite à Saint-Botolph-Lane le jour où les faux billets furent découverts par Percival et Hugues Dunbar. Les trente-cinq années qui s'étaient écoulées depuis cette époque pouvaient très-bien n'avoir pas effacé cette scène de l'esprit de Henri Dunbar très-préoccupé cette matinée-là.

Quoi qu'il en fût, les réflexions de M. Dunbar en ce jour n'étaient pas évidemment d'une nature agréable. Il était très-pâle pendant que la voiture l'emportait de l'hôtel Clarendon vers la Cité, et sa figure avait l'expression froide et fixe qu'on voit chez un homme qui se monte le moral pour faire face à quelque crise qu'il sait très-prochaine.

Il y eut un moment d'arrêt à Ludgate-Hill. De

grandes barricades en bois, des monceaux de pavés arrachés, au milieu desquels de vigoureux travailleurs se démenaient la pelle et la pince en main, et des brouettes chargées de déblais barraient le chemin. La voiture tourna donc dans Farringdon-Street, prit la montée de Snow-Hill, et passa sous les murailles lugubres et menaçantes de Newgate.

Le véhicule avançait très-lentement car le mouvement était concentré dans ce quartier à cause de la barricade de Ludgate-Hill, et M. Dunbar put contempler à son aise les murs noirs de la prison et les hommes et les femmes qui vendaient des colliers de chien à l'ombre sinistre de l'édifice.

Peut-être la figure du banquier devint-elle un peu plus pâle après cette contemplation. Les coins de sa bouche frémissaient au moment où il descendit de sa voiture devant les portes en acajou de la maison de banque de Saint-Botolph-Lane. Mais il respira à pleins poumons et se redressa droit et fier en poussant la porte et en entrant.

Jamais depuis le jour de la découverte des faux billets cet homme n'était rentré dans la maison de banque. De sombres pensées lui revinrent à l'esprit et sa figure s'assombrit horriblement en jetant un rapide regard tout autour du bureau familial.

Il se dirigea tout droit vers le cabinet particulier dans lequel cette scène au souvenir vivace s'était passée il y avait trente-cinq ans. Mais avant d'arriver à la porte qui menait au bureau public à l'arrière de la maison il fut arrêté par un homme à tournure de gentleman qui abandonna son pupitre situé dans quelque recoin obscur et qui aborda l'étranger.

Cet homme était Clément Austin, le caissier.

« Désirez-vous voir M. Balderby, monsieur ? demanda-t-il.

— Oui. J'ai un rendez-vous avec lui à une heure. Mon nom est Dunbar. »

Le caissier s'inclina et ouvrit la porte. Le banquier franchit le seuil qu'il n'avait pas franchi depuis trente-cinq ans.

Mais pendant que M. Dunbar s'avançait vers le cabinet particulier sur le derrière de la maison de banque il s'arrêta une minute et regarda le caissier.

Clément Austin était presque aussi pâle que Henri Dunbar lui-même.

Il avait entendu parler de la visite projetée du banquier à Saint-Botolph-Lane, et il avait songé avec une étrange anxiété à une rencontre avec l'homme que Marguerite Wilmot déclarait être le meurtrier de son père.

Il fixa sur Henri Dunbar un regard sérieux, scrutateur comme s'il eût voulu découvrir sur la figure de cet homme le secret de sa culpabilité ou de son innocence.

La physionomie du banquier était pâle, grave et sévère, mais Clément Austin savait que pour Henri Dunbar il existait des souvenirs humiliants et désagréables qui se rattachaient au bureau de Saint-Botolph-Lane et on ne pouvait guère s'attendre à ce qu'un homme entrât, le sourire aux lèvres, dans une maison d'où il était sorti trente-cinq ans auparavant disgracié et flétri.

Pendant quelques instants les deux hommes s'arrêtèrent dans le corridor entre le bureau public et le cabinet particulier et se regardèrent l'un l'autre.

Le regard du banquier ne faiblit pas durant cette épreuve. On considère comme une forte preuve de l'innocence d'un homme la fermeté avec laquelle il soutient le regard quand on l'examine d'un œil visi-

blement soupçonneux ; mais ne serait-il pas le plus maladroît des coquins s'il redoutait d'être ainsi étudié lorsqu'il sait que c'est une épreuve qu'on lui fait subir ? C'est plutôt l'innocence qui baisse la paupière quand vous rivez sur elle vos yeux inquisiteurs, car l'innocence s'épouvante de ces regards durs et accusateurs qu'elle n'est pas prête à affronter. Le crime vous dévisage hardiment, car le crime est endurci et plein de défi et a sur l'innocence cette grande supériorité qu'il est prêt à tout ce qui peut lui arriver de pire.

Clément Austin ouvrit la porte du cabinet particulier de M. Balderby. M. Dunbar entra sans être annoncé. Le caissier ferma la porte, et revint à son pupitre dans le bureau public.

Le plus jeune associé était assis à une table de travail auprès du feu et l'écrivait, mais il se leva dès que le banquier fut entré et il s'avança à sa rencontre.

« M. Dunbar, je crois ? dit-il.

— Oui, je suis Henri Dunbar. »

Les deux hommes échangèrent une poignée de main et M. Balderby offrit à son premier associé un fauteuil recouvert en maroquin et s'assit en face de lui de l'autre côté de la table.

« Il est un peu tard, je crois, pour vous souhaiter la bienvenue en Angleterre, monsieur Dunbar, dit le plus jeune associé, mais je vous la souhaite quand même de tout cœur. »

Il y avait dans le ton avec lequel ces trois derniers mots furent prononcés, quelque chose qui ressemblait au son d'une pièce d'argent fausse, quand elle tombe sur le comptoir et révèle sa fausse fabrication.

Henri Dunbar ne répondit pas au souhait de son associé. Il regardait tout autour de la pièce et se souvenait du jour où il l'avait vue pour la dernière fois. Il y avait très-peu de changements dans l'aspect de ce sombre cabinet dans la Cité. C'étaient toujours le même treillage en fil de fer devant la fenêtre et le même arbre solitaire sans feuilles dans la cour étroite. Les fauteuils de maroquin avaient peut-être été recouverts à neuf pendant ces trente-cinq ans, mais s'il en était ainsi ils s'étaient usés de nouveau. Le tapis de Turquie lui-même était tout aussi sombre qu'à l'époque où Henri Dunbar l'avait foulé avant son départ il y avait trente-cinq ans.

« J'ai reçu, samedi soir, votre lettre annonçant votre voyage à Londres et votre désir d'avoir une entrevue particulière, dit M. Balderby après une pause, et j'ai pris tous les arrangements pour que nous ne soyons pas dérangés tant que vous resterez ici. Si vous voulez vous livrer à un examen des affaires de la maison, je... »

M. Dunbar fit de la main un geste de dénégation.

« Rien n'est plus loin de ma pensée qu'un pareil projet, dit-il ; non, monsieur Balderby. Je n'ai été un homme d'affaires que parce qu'on m'enleva, il y a trente-cinq ans, le droit de suivre une autre carrière que je préférerais de beaucoup. Je suis très-content d'être un associé inactif dans la maison Dunbar, Dunbar et Balderby. Pendant les dix années qui précédèrent la mort de mon père, il ne prit aucune part aux affaires. La maison marcha très-bien sans lui, elle marchera également bien sans moi. L'affaire qui m'amène à Londres est toute personnelle. Je suis riche, mais je ne sais pas au juste quel est le total de ma fortune, et je veux réaliser une somme un peu forte. »

M. Balderby s'inclina ; mais ces sourcils se relevèrent légèrement, car il lui fut impossible de dominer complètement sa surprise.

« Avant le mariage de ma fille, je lui ai donné par contrat la maison de Portland-Place et le domaine du comté d'York. Elle aura à ma mort toute ma fortune, et, comme le comte de Haughton est très riche, elle sera peut-être une des femmes les plus riches de l'Angleterre. Jusqu'ici tout est bien. Ni Laure ni son mari n'auront lieu d'être mécontents. Mais cela ne suffit pas, M. Balderby. Je ne suis pas très démonstratif et je n'ai jamais fait grand étalage de mon amour pour ma fille, mais je l'aime néanmoins. »

M. Dunbar parlait alors très lentement, et il s'arrêta une fois ou deux pour s'essuyer le front avec son mouchoir, comme à l'hôtel de Winchester.

— Nous autres, Anglo-Indiens, nous avons des façons magnifiques de faire les choses, M. Balderby, continua-t-il, quand une fois nous nous sommes mis en tête de les faire. Je veux donner à ma fille un collier de diamants pour son cadeau de nocces, et je veux que ce collier soit aussi beau que celui qu'un prince de l'Orient ou qu'un Rothschild pourrait donner à sa fille unique. Vous comprenez ?

— Oh ! parfaitement, répondit M. Balderby ; je serai très heureux de pouvoir vous être de quelque utilité en pareille matière.

— Tout ce que je veux, c'est une forte somme d'argent dont je puisse disposer. Il est possible que j'achète sans compter et que je mette à ce collier un prix considérable ; ce sera un legs que la comtesse de Houghton transmettra à ses enfants. Vous et John Lovel, de Shorncliffe, vous avez été les exécuteurs testamentaires de mon père. Vous avez signé, en septembre dernier, l'ordre de transférer en mon nom l'argent de mon père.

— Je l'ai signé en même temps que M. Lovel.

— Précisément. M. Lovel m'a écrit à ce sujet. Mon père avait ici deux sortes de compte, je crois : un compte de dépôt et un compte courant.

— C'est cela même.

— Et ces deux comptes ont existé depuis mon retour, comme ils existaient pendant sa vie.

— Exactement. Le revenu que M. Percival Dunbar mettait de côté pour son usage était de sept mille livres par an. Il dépensait rarement cette somme, quelquefois même il n'en dépensait pas la moitié. La balance de ce revenu, et sa double part dans les profits de la banque, allaient au crédit de son compte de dépôt, et différentes sommes ont été retirées de temps en temps et dûment consignées à son ordre.

— Peut-être pourrais-je voir les livres où figurent ces deux comptes.

— Certainement.

M. Balderby fit jouer le ressort d'une sonnette sur sa table.

— Dites à M. Austin d'apporter la balance journalière et les livres des comptes de dépôt," ordonna-t-il à la personne qui répondit à son appel.

Clément Austin parut, cinq minutes après, apportant deux énormes volumes reliés en maroquin.

M. Balderby les ouvrit et les plaça devant son premier associé.

Henri Dunbar regarda le compte de dépôt. Ses yeux parcoururent rapidement la longue rangée de chiffres et se fixèrent sur le total.

Alors sa poitrine se souleva et il respira péniblement, comme un homme qui se sent presque étouffé par une oppression intérieure.

Les derniers chiffres de la page étaient ceux-ci : 137 926 livres, 17 shillings, 2 deniers.

Les deux deniers semblaient quelque chose de ridicule, mais les hommes d'affaires sont nécessairement aussi exacts en chiffres que des machines à calculateur.

— Comment est placé cet argent ? demanda Henri Dunbar en montrant la page. Ses doigts tremblaient un peu et il appuya aussitôt sa main sur le livre.

— Il y a cinquante mille livres dans les fonds indiens, répondit M. Balderby avec autant d'indifférence que si cinquante mille livres de plus ou de moins eussent été une bagatelle, et vingt-cinq mille dans le Great-Western-Railway. La plus grande partie du reliquat circule en billets du Trésor.

— Alors vous pouvez réaliser les billets du Trésor ?

M. Balderby tressaillit comme si quelqu'un eût marché sur l'un de ses cors. Il était banquier corps et âme, et il n'aimait pas du tout le projet de diminuer les ressources de la banque, quelque riche qu'elle fût.

— C'est un capital un peu considérable pour le retirer brusquement des affaires, dit-il en se frottant le menton d'un air de réflexion.

— La banque ne peut-elle se passer de ce capital ? demanda M. Dunbar d'un ton de surprise.

— Oh si ! la banque peut très bien s'en passer. Nos demandes sont parfois énormes. Lord Yarsfield, un très-ancien client, parle d'acheter un domaine dans le pays de Galles ; il peut venir d'un moment à l'autre chercher une très-forte somme. Néanmoins, le capital est à vous, monsieur Dunbar, et vous avez le droit

d'en disposer comme il vous plaira. Les billets du Trésor seront réalisés immédiatement.

— Bien ; et si vous pouvez disposer des actions du Great-Western avec avantage vous ferez bien de les céder.

— Vous songez à dépenser...

— Me songez, au nord de l'argent d'une autre manière. On m'a offert, je crois, cent pour cent de bénéfices dans quelques années d'ici ; mais ce n'est là qu'une considération future. Pour le moment, nous n'avons à nous occuper que du collier pour ma fille. J'achèterai moi-même les diamants aux marchands qui les ont importés. J'ai vu qu'il y avait une vente importante annoncée. Vous vous tiendrez prêts, d'ici à mercredi, à escompter quelques forts chèques signés par moi.

— Certainement, M. Dunbar.

— Voilà, je crois, tout ce que j'avais réellement à vous dire. Je serai heureux de vous recevoir à l'hôtel Clarendon, s'il vous plaît de venir dîner avec moi chaque fois que vous serez libre.

Il y avait fort peu de cordialité dans le ton de cette invitation, et M. Balderby comprit parfaitement que ce n'était qu'une formule de politesse à laquelle M. Dunbar se croyait obligé.

Le plus jeune associé murmura quelques mots de remerciement en retour de l'offre de M. Henri Dunbar, puis les deux hommes causèrent pendant quelques minutes sur des sujets indifférents.

Cinq minutes après, M. Dunbar se leva pour se retirer. Il entra dans le corridor entre le bureau public de la banque et le cabinet particulier de M. Balderby.

Ce corridor était très-obscur, mais le bureau était parfaitement éclairé. Le jour y pénétrait par de grandes fenêtres. Entre le bout du corridor et les portes extérieures de la banque, Henri Dunbar vit une femme assise à l'un des pupitres et causant avec Clément Austin.

Le banquier s'arrêta tout à coup et revint au cabinet.

Il regarda autour de lui d'un air distrait dès qu'il fut rentré dans l'appartement.

— Je croyais avoir apporté une canne, dit-il.

— Je ne pense pas, reprit M. Balderby se levant de son pupitre ; je ne me souviens pas de vous en avoir vu une.

— Alors je me serai trompé.

Il continua à rester dans le cabinet mettant ses gants très-lentement et regardant par la fenêtre dans la sombre cour, où apparaissait une petite porte percée dans le mur.

Tandis que le banquier flânait auprès de la fenêtre Clément Austin vint dans le cabinet montrer quelque document au plus jeune associé.

Henri Dunbar se retourna au moment où le caissier allait ressortir.

— Je viens de voir une femme qui causait avec vous dans le bureau. Ce n'est pas l'endroit convenable pour ces sortes de choses ; qu'en pensez-vous, M. Austin ? Quelle est cette femme ?

— C'est une jeune fille, monsieur.

— Une jeune fille !

— Oui, monsieur.

— Que vient-elle faire ici ?

Le caissier hésita un moment avant de répondre.

— Elle... elle désire vous voir, M. Dunbar, répondit-il après cette courte pause.

— Quel est son nom ? qui... qui est-elle ?

— Son nom est Wilmot, Marguerite Wilmot.

— Je ne connais pas cette personne, répondit le banquier avec hauteur en regardant avec inquiétude la porte entr'ouverte. Fermez cette porte, monsieur, dit-il avec impatience au caissier, le courant d'air du corridor est assez fort pour couper un homme en deux. Qui est cette Marguerite Wilmot ?

— La fille de ce malheureux Joseph Wilmot qui a été assassiné à Winchester," répondit le caissier très gravement.

Il regardait Henri Dunbar bien en face pendant qu'il parlait.

— Dites à cette personne, à cette Marguerite Wil-

mot, que je refuse de la voir aujourd'hui, comme j'ai refusé de la voir dans Portland-Place et comme j'ai refusé de la voir à Winchester, dit-il résolument ; dites-lui que je refuserai de la voir chaque fois qu'elle essaiera d'être importune. J'ai déjà assez souffert à cause de cette hideuse affaire de Winchester, et je me défends très résolument contre toute persécution. Cette jeune personne ne peut avoir motif pour me voir. Si elle est pauvre et qu'elle manque d'argent, je suis tout disposé à lui venir en aide. Je lui ai déjà offert de le faire. Je ne puis pas faire plus. Mais si elle est dans le besoin...

— Elle n'est pas dans le besoin, M. Dunbar, interrompait Clément Austin, elle a des amis qui l'aident assez pour la mettre à l'abri de la misère.

— Ah ! et vous êtes un de ces amis, je suppose, M. Austin ?

— Oui, monsieur.

— Prouvez donc votre amitié à Marguerite Wilmot en lui apprenant qu'elle a en moi un ami et non un ennemi. Si vous êtes, comme je le suppose d'après vos manières, un peu plus qu'un ami ; si vous l'aimez et qu'elle vous paye de retour, épousez-la, et elle aura une dot que la femme d'un gentleman ne serait pas honteuse d'apporter à son mari.

Il n'y avait en ce moment ni colère ni impatience dans la voix du banquier. Son ton était très ému Clément Austin le regardait tout étonné de ce changement dans ses manières.

Henri Dunbar vit ce regard, et on aurait dit qu'il s'efforçait d'y répondre.

— Vous ne devez pas être surpris que je ne veuille pas voir Marguerite Wilmot, dit-il ; ne comprenez-vous pas que mes nerfs manquent de vigueur, et que je ne puis me faire à l'idée d'une entrevue avec cette jeune fille qui, sans doute, puisqu'elle me poursuit avec tant d'entêtement, me soupçonne d'avoir assassiné son père ? Je suis vieux, et j'ai passé trente-cinq ans dans l'Inde. Ma santé est ébranlée, et j'ai en horreur toutes les scènes tragiques. Je ne suis pas encore remis du choc de cette épouvantable affaire de Winchester. Allez le dire à Marguerite Wilmot ; dites-lui aussi que je serai son sincère ami si elle veut accepter mon amitié, mais que je ne la verrai que lorsqu'elle aura meilleure opinion de moi.

Il y avait quelque chose de franc et de simple dans ce langage. Un moment, du moins, Clément Austin fut dans l'incertitude. Marguerite avait peut-être tort, en somme, et il pouvait se faire que Henri Dunbar fût innocent.

C'était Clément qui avait informé Marguerite que M. Dunbar était attendu à la banque ce jour-là, et c'était par suite de cette information que la jeune fille était venue à Saint-Botolph-Lane avec la ferme résolution de voir l'homme qu'elle croyait être le meurtrier de son père.

Il revint au bureau où il avait laissé Marguerite pour lui communiquer le message de M. Dunbar. Aussitôt que la porte du cabinet se fut refermée sur le caissier, Henri Dunbar se tourna brusquement vers son plus jeune associé.

— Il y a une porte qui mène de cette cour dans une autre qui relie Saint-Botolph-Lane à une ruelle sur le derrière, dit-il, n'est ce pas, monsieur Balderby ?

— Oui, il y a une porte, je crois.

— Est-elle fermée à clef ?

— Non ; on la passe rarement avant quatre heures : les commis passent quelquefois par là pour entrer et sortir.

— Alors, je m'en irai par cette porte, dit M. Dunbar qui manquait presque de respiration tant il était oppressé. Vous renverrez la voiture à l'hôtel Clarendon. Je ne veux pas voir cette jeune fille. Adieu.

Il sortit du cabinet et pénétra dans un corridor qui menait à la cour, suivi par M. Balderby qui ne prenait rien à l'agitation de son chef.

Il échappait ainsi pour la troisième fois à une entrevue avec Marguerite Wilmot.

XXXIX

CLÉMENT AUSTIN FAIT SA COUR

Pour la troisième fois, Marguerite Wilmot fut déçue dans son espérance de voir Henri Dunbar. Clément Austin lui avait annoncé, la soirée précédente, la visite projetée par le banquier dans le bureau de Saint-Botolph-Lane, et la jeune maîtresse de musique avait à la hâte pris des arrangements pour remettre à plus tard ses leçons habituelles, afin de pouvoir aller dans la Cité voir Henri Dunbar.

— Il n'osera pas refuser de vous voir, dit Clément Austin, car il doit savoir qu'un pareil refus éveillerait des soupçons dans l'esprit de ceux qui sont autour de lui.

— Il devait déjà savoir cela à Winchester, et pourtant il ne voulut pas me recevoir, répondit Marguerite Wilmot ; il devait le savoir aussi quand je me présentai inutilement à Portland-Place. Il refusera de me voir aujourd'hui si je lui demande une entrevue. Je n'ai qu'une chance, c'est celle de le rencontrer sans qu'il s'y attende. Croyez-vous pouvoir arranger cela pour moi, monsieur Austin ?

Clément Austin promit volontiers d'amener une rencontre fortuite en apparence entre Marguerite et M. Dunbar, et ce fut ainsi que la fille de Joseph Wilmot attendit dans le bureau de Saint-Botolph-Lane. Elle était arrivée cinq minutes seulement après que M. Dunbar fut entré dans la maison de banque, et elle l'avait attendu très patiemment, très résolument, dans l'espoir que, lorsque Henri Dunbar repasserait pour remonter en voiture, elle pourrait saisir cette occasion de lui parler, de voir sa figure et de découvrir s'il était coupable ou non.

Elle s'attachait à cette idée que quelque expression indéfinissable de la physionomie du banquier révélerait sa culpabilité ou son innocence. Mais elle ne pouvait éloigner d'elle la conviction qu'il était coupable ; quelle autre raison pouvait-il avoir pour l'éviter avec tant de persistance ?

Mais, pour la troisième fois, ses efforts furent déjoués, et elle retourna chez elle très abattue, hantée par l'image de son père mort, tandis que Henri Dunbar revenait à l'hôtel Clarendon dans un cab ordinaire.

Marguerite Wilmot trouva une de ses élèves qui l'attendait dans le joli petit salon du cottage de Clapham, et elle fut obligée de s'asseoir au piano, d'écouter une fantaisie très mal jouée et de suivre attentivement les doigts de l'élève pendant une heure environ, avant d'être libre de s'abandonner à ses propres pensées.

Marguerite fut très heureuse quand la leçon fut finie. L'élève était une jeune fille très vive qui appelait sa maîtresse de musique "ma chère", et aurait bien voulu perdre une heure à causer avec animation sur la nouvelle mode de chapeaux, le manteau d'hiver porté cette année ou le roman populaire du mois. Mais la figure pâle de Marguerite semblait un appel muet à la compassion, et miss Lambeston mit ses gants, arrangea son chapeau devant la glace de la cheminée et sortit.

Marguerite s'assit à la petite table ronde avec un livre ouvert devant elle. Mais elle ne put pas lire, quoique le volume lui eût été prêté par Clément et qu'elle prit un plaisir particulier à lire ses livres favoris. Elle ne lut pas, elle demeura seulement assise les yeux fixés et immobiles et la figure très-pâle à la faible lueur de deux bougies dont la flamme vacillait au courant d'air de la fenêtre.

Elle fut tirée de sa rêverie par deux coups frappés à la porte au-dessous, et un instant après la petite servante proprette introduisit M. Austin.

Marguerite tressaillit et fut un peu confuse à l'arrivée de ce visiteur inattendu. C'était la première fois que Clément Austin venait lui rendre visite tout seul. Il s'était souvent présenté chez elle, mais c'avait toujours été en compagnie de sa mère qu'il avait été reçu chez la jolie maîtresse de musique.

— Je crains de vous déranger, miss Wilmot, dit-il.

— Oh ! non, non, pas du tout, répondit Marguerite, j'étais là assise à ne rien faire, à songer...

— A songer à votre échec d'aujourd'hui, je suppose ?

— Oui.

Il y eut une pause durant laquelle Marguerite se rassit auprès de la petite table, tandis que Clément Austin arpenta le salon en réfléchissant.

Tout à coup il s'arrêta brusquement, appuya son coude sur le coin de la cheminée, en face de Marguerite, et regarda la figure pensive de la jeune fille. Elle avait rougi lorsque le caissier était entré dans le salon, mais elle était très pâle maintenant.

— Marguerite, dit Clément Austin, c'était la première fois qu'il appelait la protégée de sa mère par son nom de baptême, et la jeune fille releva la tête avec surprise ; Marguerite, ce qui est arrivé aujourd'hui me fait croire que votre conviction n'est que l'horrible vérité et que Henri Dunbar, le seul parent qui survive de ces deux hommes que j'ai appris à honorer et à révéler depuis mon enfance, est effectivement coupable de la mort de votre père. S'il en est ainsi, la justice demande que le crime de cet homme soit exposé au grand jour. Je suis un peu de l'opinion de Shakespeare, je crois que le meurtrier, de façon ou d'autre, transpire tôt ou tard. Mais je pense que dans cette affaire la police a été d'une négligence coupable. Il semble qu'elle ait eu peur de poursuivre trop activement ses recherches de peur qu'elles n'amenassent la découverte de la culpabilité d'Henri Dunbar.

— Vous croyez que les agents ont été corrompus ?

— Non, je ne crois pas cela. On dirait qu'il existe dans le monde entier la croyance populaire qu'un homme riche à millions ne peut mal faire. Je ne pense pas que la police ait été coupable, je crois plutôt qu'elle a manqué d'énergie. Les agents se sont laissés décourager par les difficultés du cas. D'autres crimes ont été commis, d'autres affaires leur sont survenues, et ils ont été obligés d'abandonner une investigation qui semblait désespérée. C'est ainsi qu'échappent les grands criminels, c'est ainsi que les assassins sont en liberté, non parce que la découverte est impossible, mais parce qu'elle ne peut être effectuée qu'avec cette lenteur et cette fatigue dans lesquelles si peu d'hommes ont le courage de persévérer. Tant que le pays retentit du bruit d'un grand crime, tant que le meurtrier est sur ses gardes nuit et jour, soit éveillé, soit endormi, la police veille et agit, mais plus tard, quand le crime est à moitié oublié, quand la sécurité a rendu le criminel négligent, quand les chances de découverte sont décuplées, la police s'est lassée et aucun œil n'épie les mouvements du coupable. Je ne connais rien à la science de la découverte, Marguerite, mais je crois que Henri Dunbar a été le meurtrier de votre père, et je ferai tout mon possible, avec l'aide de Dieu, pour que le crime retombe sur celui qui l'a commis.

Les yeux de la jeune fille étincelèrent de fierté au moment où Clément Austin cessa de parler.

— Vous ferez cela, dit-elle, vous éclaircirez le mystère de la mort de mon père, vous attirerez le châtiement sur le meurtrier ? Cela semble une chose horrible peut-être chez une femme de souhaiter qu'un homme soit découvert, quelque vil qu'il soit, mais assurément ce serait bien plus horrible encore si j'allais laisser sans vengeance le meurtre de mon père. Mon pauvre père, s'il eût été un homme bon, je ne crois pas que je souffrirais autant en me souvenant de sa mort cruelle, mais il n'était pas un homme bon... il n'était pas un homme bon.

— Qu'il ait été bon ou mauvais, Marguerite, son meurtre ne demeurera pas impuni si je puis venir en aide à la justice, dit Clément Austin, mais ce n'est pas pour cela seul que je suis venu ce soir, Marguerite. J'ai autre chose à vous dire.

Il y avait dans la voix du caissier, pendant qu'il prononçait ces dernières paroles, une tendresse qui ramena la rougeur des joues pâles de Marguerite.

— Vous savez que je vous aime, Marguerite, dit Clément à voix basse et d'un ton sérieux, vous devez savoir que je vous aime, ou si vous ne le savez pas, c'est

parce qu'il n'y a pas de sympathie entre nous, et dans ce cas mon amour est sans espoir. Je vous ai aimée, chère Marguerite, depuis la première... oui, depuis la première soirée où je vis à la lueur du crépuscule votre figure pâle et pensive dans le salon mal éclairé de ma mère. Le tendre intérêt que je ressentis alors pour vous fut le rayon mystérieux de l'amour, quoique dans ma sagesse infirme je l'attribuais à une admiration d'artiste pour votre beauté. C'était l'amour, Marguerite, et il a grandi et s'est fortifié dans mon cœur depuis cette soirée d'été au point de m'amener ici ce soir pour tout vous avouer et vous demander s'il me reste quelque espérance. Ah ! Marguerite, vous avez dû deviner mon amour depuis longtemps. Vous m'auriez éloigné de vous si vous aviez compris qu'il était sans espoir, vous n'auriez pas pu être assez cruelle pour me tromper.

Marguerite releva la tête et fixa sur son amant un regard d'épouvante. Elle avait donc eu tort d'être heureuse en la compagnie de Clément si elle ne l'aimait pas... Mais assurément ce tressaillement de triomphe et de plaisir qu'elle éprouvait en entendant parler Clément devait être quelque peu parent de l'amour.

Oui, elle l'aimait, mais les belles choses de ce monde n'étaient pas pour elle. L'amour et le devoir se disputaient la conquête de son âme pure et le devoir était vainqueur.

— Oh ! Clément, dit-elle, oubliez-vous qui je suis ? oubliez-vous cette lettre que je vous ai montrée il y a longtemps, la lettre adressée à mon père alors qu'il était déporté comme faussaire et expiait son crime ? Oubliez-vous qui je suis et la tache qui est dans mon sang ainsi que l'infamie attachée à mon nom. Je suis fière de penser que vous m'avez aimée, Clément Austin, mais je ne suis pas une femme convenable pour vous.

— Vous êtes une noble et belle femme, Marguerite, et comme telle vous êtes une femme convenable pour un roi. Et puis je ne suis pas assez grand personnage pour désirer un haut lignage chez la femme de mon choix. Je ne suis qu'un travailleur content d'accepter un salaire pour ses services et espérant devenir plus tard un associé de la maison. Marguerite, ma mère vous aime et elle sait que vous êtes la femme dont je cherche à obtenir la main. Oubliez la tache qui souille le nom de votre père comme je l'oublie moi-même, ma bien-aimée, et répondez seulement à cette unique question : Mon amour est-il sans espoir ?

— Je ne consentirai jamais à être votre femme, monsieur Austin, répondit Marguerite à voix basse.

— Parce que vous ne m'aimez pas ?

— Parce que je ne veux pas que vous ayez à rougir de la jeunesse de votre femme.

— Ce n'est pas répondre à ma question, Marguerite, dit Clément Austin s'asseyant à côté de la jeune fille et prenant ses deux mains dans les siennes, il faut que je vous demande de me regarder bien en face, Miss Wilmot, ajouta-t-il en riant, car je commence à croire que vous avez un faible pour éluder les questions. Regardez-moi bien en face, et dites moi que vous m'aimez.

Mais sa figure rougissante ne voulut pas se tourner la tête.

— Ne me demandez pas ma main, dit-elle d'un ton suppliant, ne me demandez pas ma main. Le jour viendrait où vous regretteriez votre choix. Oh ! je vous en supplie, laissez-moi, M. Austin ; vous avez été très bon pour moi, et ce serait bien mal reconnaître vos bontés que de...

— Que de me rendre heureux au possible, n'est-ce pas, Marguerite ? Je crois que ce ne serait qu'une charmante preuve de gratitude. N'ai-je pas couru tout Clapham, Brixton et Wandsworth, sans compter une excursion dans Putney, pour vous procurer une demi-douzaine d'élèves, et la première faveur que je vous demande, faveur qui n'est autre que le don de cette adroite petite main, vous avez l'audace de me la refuser net.

Il attendit quelques instants dans l'espoir que Marguerite dirait toujours quelque chose, mais sa figure

resta détournée, et la main tremblante que M. Austin retenait essaya d'échapper à son étreinte.

— Marguerite, dit-il très gravement, j'ai peut-être été imprudent et présomptueux en tout ceci. S'il en est ainsi, je mérite d'être désappointé, quelque amer que puisse être le désappointement. Si j'ai eu tort, Marguerite, si je me suis laissé tromper par vos charnants sourires, vos douces paroles, par pitié dites-moi qu'il en est ainsi et je vous pardonnerai de m'avoir trompé involontairement et j'essayerai de me guérir de ma folie. Mais je ne sortirai de ce salon, je n'abandonnerai la chère espérance qui m'y a amené ce soir que lorsque vous m'aurez avoué franchement que vous ne m'aimez pas. Parlez, Marguerite, parlez sans crainte.

Mais Marguerite garda toujours le silence. Seulement, dans ce silence, Clément Austin distingua un sanglot étouffé.

— Marguerite, chère aimée, vous pleurez. Ah ! je sais maintenant que vous m'aimez, et je ne partirai d'ici que comme votre fiancé.

— Que Dieu me soit en aide ! murmura la fille de Soseph Wilmot, que Dieu me guide dans le bon chemin, car je vous aime, Clément, et de tout mon cœur.

XL

ACHAT DE DIAMANTS

M. Dunbar ne perdit pas beaucoup de temps avant de commencer la grande affaire qui l'avait amené à Londres, c'est-à-dire l'achat d'une collection de diamants destinés à monter un collier qui ne le céderait en beauté qu'à celui qui mit dans une situation si fautive et si scandaleuse le pauvre cardinal de Rohan dupé et la malheureuse fille des Césars.

Le matin de bonne heure, après sa visite à la banque, M. Dunbar sortit vêtu simplement et arrêta au passage le premier cab qu'il vit dans Piccadilly.

Il ordonna au cocher de le conduire tout droit à Gresham-Street. Une grande vente de bijoux devait avoir lieu dans cette rue le lendemain, et Henri Dunbar tenait roulé dans sa main le catalogue des pierres précieuses.

Le banquier se dirigea vers la porte d'une petite chambre, où des marchands affairés étaient introduits un à un pour examiner les objets précieux et étincelants.

M. Dunbar parla à un gentleman à figure sérieuse et préoccupée, qu'il trouva sur son passage. Ce gentleman étudiait le catalogue et faisait de temps en temps, avec vivacité, des marques au crayon à côté de plusieurs lots mystérieusement annoncés de pierres précieuses récemment importées des célèbres mines indiennes.

— Je ne suis pas précisément dans mon centre ici, dit le banquier au gentleman, et vous m'avez l'air d'un connaisseur en ces sortes de choses ; je présume que vous pourriez m'aider.

Le gentleman au catalogue regarda M. Dunbar d'un air un peu soupçonneux.

— Je ne vous comprends pas, dit-il.

— Je veux acheter une collection de diamants pour un collier, répondit M. Dunbar, et je sais à peine comment m'y prendre. J'ai vu beaucoup de diamants dans l'Inde, mais je n'en ai jamais acheté, et je ne suis pas juge de leur valeur. Voulez-vous me chercher aujourd'hui ce qu'il me faut, et acheter pour moi demain... à commission ?

L'étranger plissa ses lèvres et fit mine de réfléchir.

— Combien de diamants voulez-vous acheter ? demanda-t-il.

— Pour une valeur de cinquante à quatre-vingt mille livres, répondit le banquier.

Le gentleman au catalogue fit entendre un petit sifflotement.

— Vous êtes dans le commerce, je suppose ! dit-il.

— Non, je ne suis pas dans le commerce, car sans cela j'achèterais moi-même.

— Ce n'est pas sûr, répondit l'autre froidement ; tous les commerçants ne connaissent pas à fond leur mé-

tier. Voilà trente ans que je suis dans le commerce, je dois savoir ce qui en est.

— Alors vous êtes l'homme qu'il me faut, dit M. Dunbar ; je vous donnerai deux cents livres pour votre tâche de la journée. Vous pouvez m'acheter pour cinquante ou quatre-vingt mille livres de diamants qui vaudront cette somme dans le cas où ils seraient démontés pour être revendus, si je... si la dame à laquelle je les destine avait jamais besoin d'en réaliser la valeur.

Le marchand de diamants réfléchit quelques instants avant de répondre à M. Dunbar.

— Vous excuserez ma surprise, dit-il, mais il n'est pas d'usage qu'on vienne ici acheter pour quatre-vingt mille livres de diamants à moins d'être dans le commerce. Vous avouez que vous n'y êtes pas, et...

— Et vous voudriez savoir qui je suis, interrompit M. Dunbar.

— A vous dire la vérité, c'est précisément là mon désir. Vous comprenez que cela ne ferait pas mon affaire d'acheter pour quatre-vingt mille livres de marchandises à mes dépens et à ceux des vendeurs.

— Je comprends, répondit, M. Dunbar tirant son porte-cartes ; vous voulez être sûr du paiement. Vous désirez avoir la preuve que la transaction sera faite *bona fide*, et que l'argent sera prêt quand on le voudra. Voici ma carte ; tous les chèques signés de ce nom seront payés dans Saint-Botolph-Lane.

Le marchand de diamants porta la main à son chapeau en signe de respect pour le représentant d'un million en espèces.

— Je vous demande pardon, monsieur, murmura-t-il en s'excusant, mais voyez-vous, dans mon commerce, nous sommes obligés de regarder toutes les personnes comme des étrangers. Permettez-moi de vous offrir ma carte, monsieur ; les gens d'ici, Parry et Cie, me connaissent aussi bien qu'ils se connaissent eux-mêmes.

Il tendit à M. Dunbar une carte sur laquelle était gravé le nom de : "Abraham Salomons, marchand de diamants, Hatton-Garden."

— Je serai heureux de me charger de n'importe quelle commission, monsieur, dit poliment M. Salomons.

— Vous êtes bien bon. Ma fille a récemment épousé un homme de très-haut rang et je veux lui faire un cadeau magnifique. Je ne craindrai pas d'y dépenser quatre-vingt mille livres ou plus encore, mais je suis homme d'affaires et je veux de la bonne marchandise pour mon argent.

— Vous ne voulez pas des objets de fantaisie : des gemmes, des perles, des diamants noirs... ou autres bijoux de ce genre ? demanda M. Salomons.

— Non.

— Tenez-vous à posséder quelques diamants de première classe... quelque chose qui ait appartenu à la couronne... quelque chose qui ait été joyau de famille et qui soit connu en Europe aussi bien que la dynastie royale qui le possédait. Il y a des gens qui donneraient n'importe quelle somme pour un objet de ce genre.

M. Dunbar secoua la tête.

— Je ne veux rien de semblable, dit-il ; le jour peut venir où ma fille où les descendants de ma famille seront forcés de vendre ces joyaux. Je voudrais que vous me choisissiez des diamants de grosseur moyenne, pas petits, valant l'un dans l'autre de quarante à cinquante livres, par exemple.

— Il faudra que je fasse bien attention pour que les couleurs soient assorties, dit M. Salomons, puisqu'ils sont destinés à un collier.

Le banquier haussa les épaules.

— Ne vous inquiétez pas du collier, dit-il avec un peu d'impatience ; je vous répète que je suis homme d'affaires et que je veux une bonne valeur pour mon argent.

~~~~~  
Ce remarquable feuilleton est commencé dans le No du 5 mai. On peut se procurer les numéros précédents en s'adressant à l'administration.

## Primes à nos abonnés

Les anciens ou nouveaux abonnés qui nous enverront la somme de \$3.00 pour un an d'abonnement commençant dans le mois d'août 1900, auront droit à une des primes suivantes, que nous leur ferons parvenir à nos frais.

Ces primes sont réellement magnifiques et valent seules une bonne partie du prix d'abonnement. Nous faisons ces sacrifices afin de conserver et d'augmenter le nombre de nos abonnés directs.

Lisez attentivement et choisissez sans retard :

1.—CYRANO DE BERGERAC, comédie héroïque en cinq actes, en vers, par Edmond Rostand. 1 vol. de 256 pages.

2.—LES BOSTONNAIS, par John Lespérance (roman historique illustré).

3.—FEMME OU SABRE, (*The trail of the sword*) par Gilbert Parker. Traduit de l'anglais par N. Levasseur, illustré. 1 vol. de 281 pages.

4.—LES FEMMES REVEES, (poésies), par Albert Ferland.

5.—LES MONOGRAPHIES DE PLANTES CANADIENNES, suivies de croquis champêtres et d'un calendrier de la flore de la province de Québec, par E.-Z. Massicotte ; 1 vol. gr. in 8 illustré.

6.—GUSTAVE OU UN HEROS CANADIEN, par A. Thomas.

7.—LES FLEURS DE LA POESIE CANADIENNE, deuxième édition, augmentée et précédée d'une préface par M. l'abbé A. Nantel. 1 vol. de 256 pages.

8.—PETIT DICTIONNAIRE DE LA LANGUE FRANÇAISE, suivant l'orthographe de l'Académie, contenant tous les mots qui se trouvent dans son dictionnaire, avec la prononciation lorsqu'elle est irrégulière, par Hocquart. Nouvelle édition, revue avec soin, considérablement augmentée et rendue conforme à la dernière édition du Dictionnaire de l'Académie, par Jos. M. Valois. 1 vol. cartonné de 636 pages.

9.—L'AIMABLE COMPAGNON nouveau recueil de bons mots, de fines saillies, de reparties spirituelles, d'historiettes amusantes, etc. 1 vol. gr. in 8 de 324 pp.

10.—NAPOLEON. Le général. Le consul. L'empereur. La campagne de France. La chute. L'île d'Elbe. Cent jours. Sainte-Hélène. Très beau volume, grand format, orné de 40 belles gravures. Couverture de luxe.

11.—ALMANACH HACHETTE DE 1900. Petite encyclopédie populaire de la vie pratique. Nous avons pu, grâce à nos échanges d'Europe, nous procurer un nombre limité de ce célèbre almanach qui est très volumineux, bien illustré, et qui mérite d'être conservé à raison des renseignements précieux qu'il renferme. Cette édition est complètement épuisée en France.

12.—PETIT PAROISSIEN ROMAIN. Nouvelle édition. Gravure en taille douce. 1 vol. de 359 pages avec encadrement rouge. Papier fin. Petits caractères. Couverture flexible en maroquin chagriné. Tranches dorées.

13.—PETIT PAROISSIEN DE LA JEUNESSE, contenant les tableaux de la messe et du chemin de la croix en riches gravures en plusieurs couleurs. Augmenté de prières et de cantiques. 1 vol. de 96 pages. Couverture en maroquin chagriné. Tranches dorées.

14.—UN CHAPELET en perles mordorées à facettes, croix et cœur en métal blanc, plein, chaîne triangulaire, avec un étui télescope à soufflet, en cuir maroquiné.

15.—NOUVEAU PAROISSIEN ROMAIN, contenant la messe et les vêpres, augmenté des Évangiles de tous les dimanches, des prières durant la messe, du chemin de la croix, etc, avec une gravure en taille douce, 1 vol. de 314 pages, papier fin, gros caractères, couverture flexible en maroquin chagriné, tranches dorées.

Les abonnés n'ont droit qu'à une prime par abonnement.